

Intégrale
des mélodies

GABRIEL FAURÉ

pour voix
et piano

HÉLÈNE GUILMETTE
JULIE BOULIANNE
ANTONIO FIGUEROA
MARC BOUCHER

OLIVIER GODIN | piano Érard (1859)

Intégrale
des mélodies

**GABRIEL
FAURÉ**

pour voix
et piano

Hélène Guilmette soprano
Julie Boulianne mezzo-soprano
Antonio Figueroa ténor | tenor
Marc Boucher baryton | baritone

Olivier Godin piano Érard (1859)

- | | | | |
|----|--|---------|--|
| 1 | ▶ LE PAPILLON ET LA FLEUR, op.1 n° 1 ^{HG} | [2:18] | |
| 2 | ▶ MAI, op. 1 n° 2 ^{AF} | [1:49] | |
| 3 | ▶ PUISQUE J'AI MIS MA LÈVRE ^{AF} | [3:15] | |
| 4 | ▶ TRISTESSE D'OLYMPIO ^{MB} | [3:50] | |
| 5 | ▶ DANS LES RUINES D'UNE ABBAYE, op. 2 n° 1 ^{AF} | [1:50] | |
| 6 | ▶ LES MATELOTS, op. 2 n° 2 ^{MB} | [1:20] | |
| 7 | ▶ L'AURORE, op. posth ^{HG} | [1:24] | |
| 8 | ▶ SEULE, op. 3 n° 4 ^{JB} | [2:50] | |
| 9 | ▶ LA CHANSON DU PÊCHEUR, op. 4 n° 1 ^{MB} | [2:57] | |
| 10 | ▶ LYDIA, op. 4 n° 2 ^{MB} | [2:27] | |
| 11 | ▶ CHANT D'AUTOMNE, op. 5 n° 1 ^{MB} | [4:18] | |
| 12 | ▶ RÊVE D'AMOUR, op. 5 n° 2 ^{HG} | [2:36] | |
| 13 | ▶ L'ABSENT, op. 5 n° 3 ^{MB} | [3:35] | |
| 14 | ▶ AUBADE, op. 6 n° 1 ^{MB} | [1:45] | |
| 15 | ▶ TRISTESSE, op. 6 n° 2 ^{MB} | [2:24] | |
| 16 | ▶ SYLVIE, op. 6 n° 3 ^{AF} | [2:22] | |
| 17 | ▶ APRÈS UN RÊVE, op. 7 n° 1 ^{MB} | [2:49] | |
| 18 | ▶ HYMNE, op. 7 n° 2 ^{AF} | [1:40] | |
| 19 | ▶ BARCAROLLE, op. 7 n° 3 ^{AF} | [1:56] | |
| 20 | ▶ AU BORD DE L'EAU, op. 8 n° 1 ^{JB} | [2:03] | |
| 21 | ▶ ICI-BAS, op. 8 n° 3 ^{HG} | [1:19] | |
| 22 | ▶ LA RANÇON, op. 8 n° 2 ^{MB} | [1:58] | |
| | DEUX DUOS POUR DEUX SOPRANOS ^{HG - JB} | | |
| 23 | ▶ I. Puisqu'ici-bas, op. 10 n° 1 | [2:54] | |
| 24 | ▶ II. Tarentelle, op. 10 n° 2 | [2:18] | |

1 ▶ NELL, op. 18 n° 1 ^{AF}	[2:06]
2 ▶ LE VOYAGEUR, op. 18 n° 2 ^{AF}	[2:14]
3 ▶ AUTOMNE, op. 18 n° 3 ^{MB}	[2:29]
4 ▶ LES BERCEAUX, op. 23 n° 1 ^{JB}	[2:27]
5 ▶ NOTRE AMOUR, op. 23 n° 2 ^{HG}	[1:50]
6 ▶ LE SECRET, op. 23 n° 3 ^{MB}	[2:29]
POÈME D'UN JOUR, op. 21 ^{AF}	
7 ▶ I. Rencontre	[2:21]
8 ▶ II. Toujours	[1:17]
9 ▶ III. Adieu	[2:23]
10 ▶ CHANSON D'AMOUR, op. 27 n° 1 ^{MB}	[1:42]
11 ▶ LA FÉE AUX CHANSONS, op. 27 n° 2 ^{HG}	[1:47]
12 ▶ MADRIGAL, op. 35 [Quatuor] ^{HG - JB - AF - MB}	[4:00]
13 ▶ AURORE, op. 39 n° 1 ^{HG}	[2:08]
14 ▶ FLEUR JETÉE, op. 39 n° 2 ^{AF}	[1:25]
15 ▶ LE PAYS DES RÊVES, op. 39 n° 3 ^{AF}	[3:07]
16 ▶ LES ROSES D'ISPAHAN, op. 39 n° 4 ^{AF}	[2:36]

DEUX CANTIQUES

17 ▶ I. En prière ^{MB}	[2:15]
18 ▶ II. Noël, op. 43 n° 1 ^{HG}	[2:28]
19 ▶ NOCTURNE, op. 43 n° 2 ^{MB}	[2:23]
20 ▶ LES PRÉSENTS, op. 46 n° 1 ^{JB}	[1:32]
21 ▶ CLAIR DE LUNE, op. 46 n° 2 ^{AF}	[2:48]
22 ▶ LARMES, op. 51 n° 1 ^{AF}	[2:27]
23 ▶ AU CIMETIÈRE, op. 51 n° 2 ^{AF}	[4:20]
24 ▶ SPLEEN, op. 51 n° 3 ^{MB}	[2:15]
25 ▶ LA ROSE, op. 51 n° 4 ^{HG}	[2:29]
SHYLOCK, op. 57 (extraits - version pour voix et piano) ^{AF}	
26 ▶ I. Chanson	[1:28]
27 ▶ II. Madrigal	[1:26]
28 ▶ VOCALISE-ÉTUDE ^{HG}	[3:02]
29 ▶ SÉRÉNADE DU BOURGEOIS GENTILHOMME, op. posth ^{MB}	[1:23]

CINQ MÉLODIES DE VENISE, op. 58 ^{MB}

- 1 ► I. Mandoline [1:44]
- 2 ► II. En sourdine [3:06]
- 3 ► III. Green [1:35]
- 4 ► IV. À Clymène [2:33]
- 5 ► V. C'est l'extase [2:34]

LA BONNE CHANSON, op. 61 ^{AF}

- 6 ► I. Une Sainte en son auréole [1:59]
- 7 ► II. Puisque l'aube grandit [1:37]
- 8 ► III. La lune blanche luit dans les bois [2:27]
- 9 ► IV. J'allais par des chemins perfides [1:46]
- 10 ► V. J'ai presque peur, en vérité [2:18]
- 11 ► VI. Avant que tu ne t'en ailles [2:43]
- 12 ► VII. Donc, ce sera par un clair jour d'été [2:32]
- 13 ► VIII. N'est-ce pas ? [2:38]
- 14 ► IX. L'Hiver a cessé [2:51]

- 15 ► PLEURS D'OR, op. 72 [2:34]
(Duo pour soprano et baryton) ^{HG - MB}
- 16 ► LE PARFUM IMPÉRISSABLE, op. 76 n° 1 ^{AF} [2:21]
- 17 ► ARPÈGE, op. 76 n° 2 ^{HG} [2:22]
- 18 ► MÉLISANDE'S SONG [2:38]
[ext. : Suite Pelléas et Mélisande, op. 80, Acte II] ^{HG}
- 19 ► PRISON, op. 83 n° 1 ^{HG} [2:06]
- 20 ► SOIR, op. 83 n° 2 ^{HG} [2:07]
- 21 ► DANS LA FORÊT DE SEPTEMBRE, op. 85 n° 1 ^{MB} [3:07]
- 22 ► LA FLEUR QUI VA SUR L'EAU, op. 85 n° 2 ^{MB} [2:13]
- 23 ► ACCOMPAGNEMENT, op. 85 n° 3 ^{MB} [3:11]
- 24 ► LE PLUS DOUX CHEMIN, op. 87 n° 1 ^{MB} [1:18]
- 25 ► LE RAMIER, op. 87 n° 2 ^{MB} [1:35]
- 26 ► LE DON SILENCIEUX, op. 92 ^{JB} [2:14]
- 27 ► CHANSON, op. 94 ^{MB} [1:15]
- 28 ► SÉRÉNADE TOSCANE, op. 3 n° 2 ^{AF} [2:39]
- 29 ► C'EST LA PAIX, op. 114 ^{HG} [1:20]

LA CHANSON D'EVE, op. 95 ^{JB}

- | | |
|--|----------|
| 1 ► I. Paradis | [7:33] |
| 2 ► II. Prima verba | [2:21] |
| 3 ► III. Roses ardentes | [1:24] |
| 4 ► IV. Comme Dieu rayonne | [2:05] |
| 5 ► V. L'aube blanche | [1:32] |
| 6 ► VI. Eau vivante | [1:20] |
| 7 ► VII. Veilles-tu ma senteur de soleil | [1:47] |
| 8 ► VIII. Dans un parfum de roses blanches | [1:50] |
| 9 ► IX. Crépuscule | [2:54] |
| 10 ► X. Ô mort, poussière d'étoiles | [2:57] |

L'HORIZON CHIMÉRIQUE, op. 118 ^{MB}

- | | |
|--|----------|
| 11 ► I. La mer est infinie | [1:39] |
| 12 ► II. Je me suis embarqué | [2:35] |
| 13 ► III. Diane, Séléné | [2:03] |
| 14 ► IV. Vaisseaux, nous vous aurons aimés | [1:48] |

MIRAGES, op. 113 ^{HG}

- | | |
|-----------------------------|----------|
| 15 ► I. Cygnes sur l'eau | [3:30] |
| 16 ► II. Reflets dans l'eau | [4:20] |
| 17 ► III. Jardin nocturne | [2:59] |
| 18 ► IV. Danseuse | [2:16] |

LE JARDIN CLOS, op. 106 ^{JB}

- | | |
|--|----------|
| 19 ► I. Exaucement | [1:08] |
| 20 ► II. Quand tu plonges tes yeux dans mes yeux | [1:02] |
| 21 ► III. La messagère | [1:47] |
| 22 ► IV. Je me poserai sur ton cœur | [1:37] |
| 23 ► V. Dans la nymphée | [2:51] |
| 24 ► VI. Dans la pénombre | [1:28] |
| 25 ► VII. Il m'est cher, Amour, le bandeau | [1:27] |
| 26 ► VIII. Inscription sur le sable | [2:04] |

Note: Les initiales font référence aux noms des chanteurs. *The initials refer to the name of the singers.*

Les mélodies de Fauré ont été pensées, lors de leur composition, pour des interprètes ou du moins des types de voix particuliers. C'est pourquoi, à rebours de la pratique courante, il est indispensable de respecter la destination initiale de chaque mélodie, et donc de les confier à quatre interprètes différents (soprano, alto, ténor, baryton), ainsi que la tonalité originale. L'emploi d'un piano Érard de 1859, accordé au diapason officiel de l'époque (435 Hz) procède de la même recherche d'une sonorité authentique.

L'idée même d'intégrale est parfois contestée. Il est certain que toute la production d'un compositeur ne se situe pas au même niveau, même chez Fauré. Mais, outre que les pièces les plus mineures possèdent leur charme propre, leur présence rend plus sensible l'univers esthétique et l'évolution du compositeur. Il était donc également utile de faire figurer dans cette intégrale des pièces qui n'étaient pas vraiment des mélodies au sens classique du terme, comme la chanson de Shylock ou le «Melisande's song», tirées de musiques de scène, mais qui s'apparentent au genre.

DU SALON AU GRAND LARGE, LES MÉLODIES DE FAURÉ

La mélodie française possède une longue histoire, fondamentalement différente du lied allemand. Alors que celui-ci est, à l'origine au moins, indissociable du chant populaire et d'une poésie prochaine de la terre, la mélodie est la descendante de la romance, elle-même née au XVIII^e siècle de l'opéra-comique. Pendant la première moitié du siècle romantique, la romance française ira s'affadissant. Seul un Berlioz, mais assez tardivement dans sa carrière, aura su la relever, notamment avec le cycle *Les Nuits d'été*. Gounod, qui fut prolifique en ce domaine, partit de la romance de salon la plus classique mais sut l'orienter vers une composition de goût, volontiers littéraire, n'hésitant pas à enrichir l'accompagnement de subtiles harmonies, une voie qui fut également suivie, non parfois sans quelque facilité par Jules Massenet. Saint-Saëns rompit très vite avec la romance, choisissant souvent des textes de qualité, et composant avec les Mélodies persanes le premier cycle français entièrement consacré à un poète unique.

Fauré était encore élève de Saint-Saëns à l'Ecole Niedermeyer lorsqu'il composa en 1861 ses deux premières mélodies op. 1, *Le Papillon et la Fleur* et *Mai*, toutes deux sur des poèmes de Victor Hugo, l'auteur favori de Saint-Saëns, qu'il avouera plus tard avoir eu de la difficulté à mettre en musique. L'auteur des *Contemplations* était lui-même trop éloquent et manquait du discret mystère indispensable à la création faurénne. Ces premières mélodies, comme celles de l'op. 2, sont encore proches de la romance et s'abandonnent sans retenue à la jolie mélodie «à la Gounod». Ces nombreuses mélodies de jeunesse, on entend par là celles composées avant 1873, ont en commun, outre leur agrément mélodique, un certain pathos romantique. Peut-être ne les entendrait-on plus guère si elles n'étaient de l'auteur de *La Bonne Chanson* ou du *Clair de lune*. On y trouve parfois cependant d'intéressantes innovations. *Lydia* (Leconte de Lisle) possède avec sa mélodie pure et soutenue par de sobres accords un aspect hellénique (qui convient évidemment au texte) et annonce de loin le style des grandes œuvres scéniques futures, *Prométhée* ou *Pénélope*. Dans d'autres mélodies, l'accompagnement pianistique est au contraire très travaillé, avec une richesse contrapuntique rare à l'époque dans ce genre de musique. Enfin et surtout, Fauré s'affranchit à l'occasion (*Chant d'automne*, *L'Absent*) de la contrainte imposée par la forme strophique du texte. C'est alors l'accompagnement pianistique qui varie d'une strophe à l'autre, imposant au texte le principe de la variation musicale.

La fréquentation de la famille de Pauline Viardot, à partir de 1872, puis les brèves fiançailles du compositeur avec Marianne, la fille de la cantatrice (juillet-octobre 1877), aurait pu infléchir l'inspiration de Fauré vers une écriture plus proche de l'opéra (*La Chanson du pêcheur*, sur un texte de Gautier). Mais les fiançailles furent rompues et Fauré reprit son propre chemin. Mais tout n'est pas si simple. Dès 1874, il composait avec *Ici-bas* (Sully Prudhomme) une courte pièce d'un romantisme discret. Et après la rupture, en 1878, la *Sérénade toscane*, *Toujours*, la pièce centrale du *Poème d'un jour*, aux éclats très «grand opéra» ou le célèbre *Après un rêve* (Bussine) sont les derniers témoignages d'une esthétique dont il va désormais se détourner. C'est en effet vers cette époque que l'on pressent un frémissement nouveau et singulier, qui correspond d'ailleurs avec l'ouverture du «Second Recueil», publié par Hamelle en 1897. Les trois mélodies op.18, *Nell* (Leconte de Lisle), *Le Voyageur* et *Automne* (Silvestre) sont à la fois différentes par le ton et proches par l'expressivité. *Le Voyageur*, comme par ailleurs ou *Toujours* (*Poème d'un jour II*)

ou plus tard *Fleur jetée* (Silvestre) sont des pages romantiques âpres et vigoureuses, alors *Nell*, ainsi que les volets extrêmes du *Poème d'un jour* de Charles Grandmougin (*Rencontre, Adieu*), *Automne* (Silvestre), *Les Berceaux* (Sully Prudhomme) ou encore *Le Secret* (Silvestre) sont pleins d'un lyrisme plus intime et douloureux, bien en accord avec l'univers du poète que Fauré traite alors fréquemment, Armand Silvestre, romantique par le sentiment, parnassien par la forme, poète mineur certes mais qui offre au musicien de quoi asseoir son inspiration. Les mélodies de cette époque, par leur charme mélodique qui dépasse en qualité celui de Gounod ou de Massenet, comptent parmi les plus célèbres du compositeur, marquées parfois par une grâce un brin décadente – *Aurore* (Silvestre), *Les Roses d'Ispahan* (Leconte de Lisle) au point que de nombreux mélomanes les considéreront comme le nec plus ultra de la mélodie faurénne, négligeant les mélodies ultérieures et les grands cycles. L'accompagnement pianistique n'y prend pas encore l'indépendance qu'il acquerra plus tard mais il est beaucoup plus qu'un simple soutien de la mélodie, évite par la variation la monotonie des répétitions strophiques et crée des couleurs harmoniques sensuelles et originales. Une mélodie cependant laisse augurer un nouveau développement de l'esthétique faurénne, *Le Secret* (Silvestre), de 1881. La sobriété (qui n'est pas la simplicité) de la ligne mélodique et de l'accompagnement anticipe sur le style des meilleures mélodies des années 1890.

La rencontre avec la poésie de Verlaine, en 1887, a représenté pour Fauré un choc salutaire. Comme de nombreux commentateurs l'ont souligné, Fauré n'illustre pas le poème, ne démarque pas la poésie, ne donne pas vraiment un équivalent sonore du contenu. Il est vrai que la poésie verlainienne, plus suggestive que descriptive, fuyant le pathos, au contraire de celle de Victor Hugo ou d'Armand Silvestre, s'y prêterait mal. Poésie et musique vont donc emprunter des voies parallèles, la musique possédant sa logique propre, sa forme propre, nimbant cependant le poème d'un halo poétique d'ensemble illuminant le texte plus qu'elle ne l'illustre ou l'explique.

La première mélodie verlainienne de Fauré fut *Clair de lune* dans lequel, indépendamment du contenu du poème, le piano (qui semble prédominer) et la voix s'entrelacent pour faire entendre une sorte de menuet voluptueux et un peu triste. Mais à la même époque, il semble aussi emprunter d'autres chemins, avec *Larmes* (op. 51 n°1) et *Au Cimetière* (op. 51 n°2), sur des textes de Jean Richepin, beaucoup plus tendus harmoniquement,

qui semblent opter pour une sorte de réalisme sentimental et pathétique, très éloigné de l'univers imprécis de Verlaine; Curieusement, dans le même op. 51, les deux dernières mélodies reviennent à la brume de Verlaine (*Spleen*) et à une certaine préciosité néo hellénique (*La Rose*, poème de Leconte de Lisle). Il semble qu'en cette fin des années 1880, Fauré se cherche un peu. Il ne tarde d'ailleurs pas à trouver sa voie authentique avec les cinq mélodies dites «de Venise» (op.58) puis *La Bonne Chanson* (op.61). *Les Mélodies de Venise* sont toutes tirées, comme auparavant *Clair de lune*, des *Fêtes galantes*, ce recueil qui a séduit tant de musiciens. Ces poésies, publiées en 1869, n'étaient pas toutes récentes mais coïncidaient avec un certain esprit fin-de-siècle, fasciné par le XVIII^e siècle, les parcs à l'anglaise et tout un monde à la Watteau. Les mélodies furent composées à l'époque d'un séjour à Venise effectué par Fauré en 1891 auprès de (et aux frais de...) la Princesse de Polignac. Elles furent en fait achevées ou composées au retour en France. Outre un climat commun, elles possèdent une véritable unité, procurée par un motif récurrent, souplement transformé mais moins insistant que les leitmotive wagnériens.

La Bonne Chanson constitue pour certains le sommet de l'œuvre mélodique de Fauré. On sait que Verlaine avait composé ce recueil à l'occasion de son mariage avec la jeune Mathilde Mauté de Fleurville, union qui n'allait pas tarder à tourner au désastre. A ne considérer que l'anecdote, il est évident que c'est aussi l'amour qui a inspiré Fauré, celui qu'il porte alors à Emma Bardac (qui deviendra plus tard Mme Claude Debussy). Cela explique probablement les élans sensuels et passionnés, ainsi que l'ineffable tendresse de la musique. Mais au delà de l'anecdote sentimentale, il est évident que le style de Fauré évolue. *La Bonne Chanson* est à peu près contemporaine du Sixième Nocturne et de la Cinquième Barcarolle pour piano, qui voient le compositeur élégamment postromantique, un peu précieux, un peu salonnard se muer en un artiste audacieusement énergique, déjà soulevé vers les larges horizons. Saint-Saëns, gardien d'un prudent classicisme s'inquiéta de certaines innovations harmoniques et proclama sans ambages que son ami était devenu fou. De fait, Fauré élargit tellement les parcours harmoniques qu'il en noierait (presque) le sentiment tonal.

Quelques mélodies composées entre 1894 et 1897, après *La Bonne Chanson* semblent poursuivre, avec des moyens encore plus raffinés que dans le passé, une inspiration d'autrefois. C'est le cas du *Parfum impérissable* (Leconte de Lisle), *d'Arpège* (Samain), où l'on retrouve le charme délicat et quelque peu décadent des *Roses d'Isphahan* ou de *Nell*. Avec *Prison*, il fait ses adieux à Verlaine, dans un style à la fois très lyrique et tout intérieur. Qu'il ait quitté Verlaine pour Albert Samain n'est probablement pas un hasard. Le jeune poète lillois incarne la nouvelle poésie, que l'on qualifie du vocable assez imprécis de symboliste. Avec le siècle nouveau, Fauré évolue dans le choix de ses textes, sensible aux brumes de la nouvelle poésie mais aussi dans sa musique, plus sobre, plus concentrée, répudiant désormais tout charme trop extérieur et tout alanguissement. *Dans la forêt de septembre* (Catulle Mendès) est une bouleversante confession intime d'un homme qui sent venir la vieillesse, *Chanson* (Henri de Régnier) un cri lyrique d'une étonnante concision, *Le Don silencieux* (Jean Dominique) une brûlante déclaration d'amour, d'un élan schumannien d'autant plus ardent qu'il est sobre et dépouillé. A partir de 1906, Fauré ne composera plus, hormis une page mineure (*C'est la Paix*) que des cycles de mélodies.

La Chanson d'Eve, composée en 1904, se fonde sur dix poèmes (ou plutôt dix fragments d'un long texte poétique) du symboliste belge Charles van Lerberghe.

Eve à peine née s'émerveille devant le Paradis terrestre et découvre un monde encore vierge avec un regard sensible et sensuel. Après une mélodie liminaire fort développée, les autres numéros, beaucoup plus brefs pour la plupart, sont comment autant d'expressions fugitives de la perception féminine. Musicalement, Fauré a congédié non seulement toutes les arabesques fin-de-siècle mais aussi toutes les tensions harmoniques qui avaient effrayé Saint-Saëns dans *La Bonne Chanson*. L'accompagnement se fait plus sobre, parfois réduit à sa plus simple expression, quoique toujours d'un grand raffinement. La courbe vocale, plus fidèle à la prosodie de la langue, hésite entre le récitatif et le mélisme continu. C'est là l'évolution naturelle de la musique française du temps (que l'on songe à *Pelléas et Mélisande*), mais aussi l'évolution particulière de Fauré dont, à cette époque, l'écriture devient plus sobre et concentrée, et qui semble prendre goût à la pureté de la ligne – son drame lyrique *Pénélope* marque à cette même époque l'apogée de cette nouvelle orientation, que l'on peut aussi constater dans les œuvres contemporaines pour piano (Barcarolles n°7 à 11, Nocturnes n°9 à 12).

Sept ans plus tard, avec *Le Jardin clos*, Fauré fait encore appel à Van Lerberghe en choisissant huit extraits de son recueil *Entrevisions*. Il confirme aussi son engagement vers une esthétique sobre et concise – les huit mélodies sont brèves – mais au contraire de *La Chanson d'Eve*, il opte pour des lignes plus vocales et cantabile, avec parfois même (« Quand tu poses tes yeux dans mes yeux ») un élan qui peut rappeler *La Bonne Chanson*. Une fois encore, l'harmonie est simple et sophistiquée. On ne saurait faire plus simple que les accords parallèles de *Dans la nymphée*, mais la tonalité semble tour à tour affirmée, remplacée par des tournures modales ou même franchement suspendue. Ce faisant, Fauré se montre fidèle à l'atmosphère vague et précise du symbolisme belge.

Les poèmes de la Baronne Renée de Brimont n'ont pas toujours bonne réputation auprès des spécialistes de Fauré. A tort car cette poétesse aujourd'hui oubliée a su évoquer un univers personnel avec un art qui rappelle le symbolisme. Les quatre mélodies de *Mirages* sont globalement de la même encre que *Le Jardin clos*, avec peut-être des courbes mélodiques et des parcours harmoniques plus construits et accessibles. Fauré a composé *Mirages* au cours de l'été 1919, à Annecy-le-vieux, chez ses amis Maillot qui l'accueillirent fréquemment. L'art du vieil homme, muré dans sa surdité désormais presque totale a évolué vers toujours plus d'intériorité, excluant toute facilité. Paradoxalement, Fauré devient de plus en plus classique et rigoureux, tout en évoquant la plus brûlante sensualité (la « languide et chaude volupté » et les « charmes troublés de désirs et d'ennui »).

Le dernier cycle, le plus bref, *L'Horizon chimérique* (1921) emprunte ses quatre poèmes à Jean de La Ville de Mirmont, jeune écrivain très prometteur tombé au champ d'honneur. Comme dans les meilleurs œuvres de la fin de sa vie (le Deuxième Quintette, le Trio, le Quatuor à cordes, le Nocturne n°13, la Fantaisie pour piano et orchestre...), Fauré fait entendre ici une voix virile. Plus de jardin clos, plus de cygne voguant sur l'eau, cette musique fait voile vers le grand large. N'est-il pas émouvant d'entendre le vieillard clore sa carrière de compositeur de mélodies sur un glorieux accord de *ré* majeur, dans une tonalité vigoureusement reconquise chantant à pleine voix virile « les grands départs inassouvis » ?

Jacques Bonnaure

Fauré composed each of his art songs with a particular singer, or at least voice type, in mind. For this reason, though contrary to the usual practice, respecting both the initial assignment (soprano, alto, tenor, or baritone) and original key of each *mélodie* is essential. The quest for authentic sonority also led to the use of an 1859 Érard piano, tuned to the official standard of the period, 435 Hz.

The very idea of recording a composer's complete works is sometimes controversial. Clearly everything written by any composer, even Fauré, is not of the same quality. But even his less significant pieces have their own charm, and including them makes his esthetic universe and evolution more perceptible. It was also useful to include in this recording of all Fauré's *mélodies* some pieces that were written as incidental music for the stage — such as Shylock's or Melisande's songs — which, though not really *mélodies* in the classical sense of the term, are close to the genre.

FROM THE SALON TO THE OPEN SEA: FAURÉ'S MÉLODIES

French art song has a long history, one that is fundamentally different from that of the German lied. While the latter is, at least originally, inseparable from popular song and down-to-earth poetry, the former is the child of the *romance*, a genre of French love songs that, in turn, originated in 18th-century comic opera. During the first half of the 19th century the *romance* was dying out. Only Berlioz tried to revive the form, notably in the song cycle *Les Nuits d'été*, written towards the end of his career. Gounod, a prolific song composer, began by writing classical romances de salon but soon shifted, producing instead compositions that were tastefully, intentionally, and explicitly literary, and unreservedly enriching their accompaniment with subtle harmonies. Jules Massenet followed in the same path, sometimes quite competently. Saint-Saëns very soon broke with the *romance*, choosing instead to set texts of merit; his *Mélodies persanes* was the first French song cycle entirely based on the works of a single poet.

Fauré was still a student of Saint-Saëns at the Ecole Niedermeyer when, in 1861, he composed his first two *mélodies*, 'Le Papillon et la Fleur' and 'Mai.' Both of the poems Fauré chose for his Op. 1 were by Victor Hugo, Saint-Saëns' favorite poet. Fauré later admitted he had difficulty setting Hugo's words to music; the author of the collection *Les Contemplations* was too eloquent and lacked the discretion and mystery so crucial to the music Fauré created. His first *mélodies*, such as those of Op. 2, are still close to the *romance* and unrestrainedly indulge in melodic prettiness in the style of Gounod. Other than its agreeable tunes, a common feature of the *mélodies* Fauré wrote in his youth — that is, before 1873 — is a certain romantic pathos. If they had not been written by the composer of *La Bonne Chanson* and 'Clair de lune,' it is possible that we would hardly ever hear them now. They do contain some interesting innovations, however. With its pure melody supported by plain chords, 'Lydia,' a setting of a poem by Leconte de Lisle, has a Hellenic feel which clearly fits the text, and anticipates the style of future major works for the stage such as *Prométhée* or *Pénélope*. In other *mélodies*, the piano accompaniment is quite the opposite: very elaborate, with rich counterpoint then rare in such music. Finally, and most importantly, Fauré occasionally (in 'Chant d'automne' and 'L'Absent') freed himself from the constraints of the poem's strophic form, imposing the principle of musical variation on the text by allowing the piano accompaniment to vary from verse to verse.

His association, beginning in 1872, with the family of the singer Pauline Viardot, and his brief (July to October, 1877) engagement to her daughter Marianne, may have nudged Fauré's compositional style closer to that of the opera ('La Chanson du pêcheur,' to a text by Gautier). But the engagement was broken and Fauré continued on his own path. But all is not so simple. 'Ici-bas' (text by Sully Prudhomme), composed in 1874, is a short piece of discreet Romanticism. In 1878, after he had broken his engagement, he composed three songs — 'Sérénade toscane,' 'Toujours,' the central song in *Poème d'un jour*, with its very grand-opera outbursts; and the celebrated *Après un rêve* (text by Bussine) — in an esthetic style to which he never subsequently returned. Inkings of new and singular stylistic quirks developing at this time can be heard in the opening songs of Fauré's *Second Recueil*, published by Hamelle in 1897. Though in different keys, the three *mélodies* of Op.18, 'Nell' (Leconte de Lisle), 'Le Voyageur,' and 'Automne' (Silvestre) are similarly expressive. 'Le Voyageur,' like 'Toujours' (*Poème d'un jour*, No. 2) or, later, 'Fleur jetée'

(Silvestre) are Romantic works, pungent and vigorous. On the other hand, 'Nell,' the outer sections of *Poème d'un jour* by Charles Grandmougin — 'Rencontre' and 'Adieu' — 'Automne' (Silvestre), 'Les Berceaux' (Sully Prudhomme), or even 'Le Secret' (Silvestre) are full of a more intimate and sad lyricism. This music is well suited to the world of Armand Silvestre, whose poems Fauré frequently set. Though only a minor poet, his romantic feelings and Parnassian forms sparked the composer's inspiration. With their melodic charms and occasional touches of decadence — 'Aurore' (Silvestre), 'Les Roses d'Ispahan' (Leconte de Lisle) — the *mélodies* Fauré wrote in this period are superior to those of other composers such as Gounod or Massenet. Many music lovers, in fact, deem these works to be superior to Fauré's later *mélodies* and grand song cycles, and consider them to be his very best songs. In accompanying these songs the piano has not yet acquired the independence it will have in later works, but it does much more than simply support the melody. It avoids, by means of variation, the monotony of strophic repetition and creates sensual and original harmonic colors. One *mélodie*, however, 'Le Secret' (Silvestre) of 1881, signals a new development in Fauré's esthetic. The sobriety (but not simplicity) of both the melodic line and the accompaniment gives an early prophetic glimpse of the style of the best *mélodies* of the 1890s.

Verlaine's poetry, which he first read in 1887, gave Fauré a healthy shock. As many commentators have pointed out, Fauré did not illustrate poems or mark out their rhythms. Nor did he really create sonic equivalents of their contents. And Verlaine's poetry, unlike that of Victor Hugo or Armand Silvestre, does not lend itself to such musical responses: it is more suggestive than descriptive, and steers clear of emotionalism. Instead, when he started to set Verlaine, Fauré wrote music whose path paralleled the poetry. His settings have their own musical logic and form. Rather than illustrating or explaining each poem, they illuminate it all, like a halo.

In Fauré's first setting of Verlaine, the *mélodie* 'Clair de lune,' the piano seems to predominate. It intertwines with the voice quite independently of the poem's content, what we hear is a kind of voluptuous and somewhat sad minuet. But at the same period Fauré was also taking other approaches. There is much more harmonic stress in 'Larmes' (Op. 51, No. 1) and 'Au Cimetière' (Op. 51, No. 2). In these settings of texts by Jean Richepin, Fauré opts for sentimental and emotional realism, very far from Verlaine's vagueness.

Curiously, the last two *mélodies* in the same Op. 51 return to Verlaine's fog ('Spleen') and to a certain Neo-Hellenic affection ('La Rose', poem by Leconte de Lisle). As the 1880s drew to a close, Fauré seemed to be questioning himself. However, he soon found his authentic voice with the five 'Venetian' *mélodies* (Op. 58), and then with *La Bonne Chanson* (Op. 61). The poems of the *Mélodies de Venise* are all by Verlaine; they come, like 'Clair de lune,' from *Fêtes galantes*, a collection that has seduced so many musicians. Though these poems had been published some decades before — in 1869 — they captured a certain *fin-de-siècle* fascination with the 18th century, with English-style parks and the world of Watteau. Fauré began composing the *mélodies* while visiting Venice in 1891 as a guest of the Princesse de Polignac, and completed them when he returned to France. They have real unity, assured not just by a common mood but by a recurring motif which, with its supple transformations, is less insistent than a Wagnerian leitmotiv.

For some, *La Bonne Chanson* is the summit of Fauré's song-writing. We know that Verlaine wrote the poems in this collection on the occasion of his marriage to the young Mathilde Mauté de Fleurville, a union which soon turned into a disaster. The story goes that love also inspired Fauré: his love for Emma Bardac, who later married Claude Debussy. This probably explains the music's sensual and passionate outbursts, and its ineffable tenderness. It is clear that Fauré's style, for whatever reason, was evolving. *La Bonne Chanson* is more or less contemporary with his Nocturne No. 6 and his Barcarolle No. 5, works for piano in which the composer seems like an elegant, post-Romantic, and somewhat precious lounge-lizard turning into a boldly energetic artist already scanning broad horizons. Saint-Saëns, who as a guardian of prudent classicism was bothered by some of Fauré's harmonic innovations, bluntly declared that his friend had gone mad. In fact, Fauré had so extended harmonic sequences as to (almost) drown the feeling of tonality.

Several *mélodies* composed between 1894 and 1897, after *La Bonne Chanson*, seem to continue in a former style, though with more refined means. For instance, 'Parfum impérissable' (Leconte de Lisle) and 'Arpège' (Samain) echo the delicate and somewhat decadent charm of 'Roses d'Ispahan' or 'Nell.' With 'Prison,' in a style that is both very lyrical and introspective, Fauré bids farewell to Verlaine, replacing him with Albert Samain. This was probably not just a matter of chance. Samain, a young poet from Lille, was a central figure in the new school of poetry with the quite imprecise label of Symbolism.

As the new century began, Fauré was evolving both in his choice of texts — he liked the mistiness of the new poetry — and also in his music, which became more sober and concentrated. Henceforth he relinquished all charming effects that were too superficial and all languor. ‘Dans la forêt de septembre’ (Catulle Mendès) is a startling and intimate confession by a man who feels old age approaching. ‘Chanson’ (Henri de Régnier) is an astonishingly concise lyric cry. ‘Le Don silencieux’ (Jean Dominique), a burning declaration of love, is as fervently Schumannesque as it is sober and plain. From 1906 on, other than a minor autonomous work (‘C’est la Paix’), Fauré composed only song cycles.

La Chanson d’Eve, composed in 1904, is based on 10 poems (or rather 10 fragments of a long poetic text) by the Belgian Symbolist Charles van Lerberghe.

Eve marvels at the Earthly paradise into which she has just been born. Through sensitive, sensual eyes she sees a whole, virginal world. After a strongly developed introductory number the other *mélodies*, most much shorter, resemble so many fugitive expressions of feminine perception. Musically, Fauré dispenses not only with all fin-de-siècle ornamentation but also with all the harmonic tension that Saint-Saëns had found so upsetting in *La Bonne Chanson*. The accompaniment becomes more sober — sometimes it is stripped down to the simplest possible expression — while always showing great refinement. The vocal contour, now more faithful to the language’s prosody, hesitates between recitative and continuous melisma. This is the result of the natural evolution both of French music of the period (think of *Pelléas et Mélisande*), but also, specifically, of Fauré’s music. His style had become simpler and cleaner, seemingly in response to the purity of textual lines. This new approach is evident in his contemporary works for piano — Barcarolles No. 7 to 11, Nocturnes No. 9 to 12 — and reaches its apogee in his lyric drama *Pénélope*, also written at this time.

Seven years later, with *Le Jardin clos*, Fauré once again set texts by Van Lerberghe, choosing eight extracts from the latter’s collection *Entrevues*. In doing so he confirmed his commitment to a plain and concise esthetic — the eight *mélodies* are brief — but he opted for vocal lines that are more singable than those of *La Chanson d’Eve*. At times — for instance at the words “*Quand tu poses tes yeux dans mes yeux*” — there is a forward drive reminiscent of that in *La Bonne Chanson*. Once again, the harmony is simple and

sophisticated. Nothing could be simpler than the parallel chords of ‘Dans la nymphée,’ but the tonality is in turn affirmed, replaced by modal ambiguity, or frankly suspended. In writing like this, Fauré showed his fidelity to the vague yet precise atmosphere of Belgian Symbolism.

Fauré specialists do not always think highly of the poems of Baroness Renée de Brimont. Such a verdict is unwarranted, for this now-forgotten poetess was capable of evoking a personal universe through an art reminiscent of Symbolism. The four *mélodies* of *Mirages* are consistent with those of *Le Jardin clos*, though their melodic contours and harmonic sequences may be more structured and accessible. Fauré composed *Mirages* during the summer of 1919 at Annecy-Le-Vieux while staying, once again, with his old friends the Maillots. He was now an old man, isolated by deafness; it had been increasing and henceforth was almost complete. His art continued to evolve towards more introspection, eschewing any glibness. Paradoxically, while becoming more classical and rigorous, Fauré evoked the most ardent sensuality (on, for example, the words *languide et chaude volupté* and *charmes troublés de désirs et d’ennui*).

The last and shortest song cycle, *L’Horizon chimérique* (1921) sets four poems by Jean de La Ville de Mirmont, a promising young artist who had been killed in action. Here, as in the best works of the end of Fauré’s life — Piano Quintet No. 2, Piano Trio, String Quartet, Nocturne No. 13, Fantasy for piano and orchestra — his voice is virile. There are no more walled gardens or swans gliding on the water. This music sets sail for the open sea. Is it not moving to hear an old man end his career as a writer of *mélodies* by vigorously returning to home key and singing, in full, manly voice of *les grands départs inassouvis* on a glorious D major chord?

Jacques Bonnaure
Translated by Sean McCutcheon



HÉLÈNE GUILMETTE

S aluée pour son timbre lumineux, sa musicalité raffinée autant que pour son abattage scénique, la soprano québécoise Hélène Guilmette poursuit une brillante carrière internationale depuis son deuxième prix au prestigieux Concours Reine Élisabeth de Belgique en 2004. Au fil des ans, on a pu l'entendre tant en concert qu'à l'opéra sur les plus grandes scènes lyriques du monde dont l'Opéra National de Paris, le Royal Opera House Covent Garden de Londres, le Bayerische Staatsoper de Munich, le Théâtre de la Monnaie de Bruxelles, le Capitole de Toulouse, le Dutch National Opera et le Concertgebouw d'Amsterdam, le Maggio Musicale Fiorentino, le Teatro Colón de Buenos Aires, le Carnegie Hall de New York... Elle est une interprète recherchée pour ses interprétations du répertoire français, notamment de Francis Poulenc: le *Stabat Mater*

avec l'Accademia Nazionale di Santa Cecilia de Rome, le *Gloria* avec l'Orchestre National de France au Théâtre des Champs-Élysées de Paris, des récitals et enregistrements de ses mélodies, les rôles de sœur Constance et Blanche de la Force (*Dialogues des Carmélites*) à Munich, Bologne, Toronto, Nice et Lyon ainsi que celui de Thérèse (*Mamelles de Tirésias*) à l'Opéra comique de Paris, à Lyon et avec l'orchestre de la BBC au Barbican Center de Londres. Elle a collaboré avec des chefs d'orchestres de renom tels Michel Plasson, Christophe Rousset, Masaaki Suzuki, Marcello Viotti, Emmanuelle Haïm, Bernard Labadie, Kent Nagano, François-Xavier Roth et les metteurs en scène Robert Carsen, Mariame Clément, Patrice Caurier et Moshe Leiser, Christophe Honoré, Benoît Jacquot, Macha Makeïeff, Laurent Pelly, Jean-François Sivadier et Dmitri Tcherniakov.

Acclaimed for her luminous voice, refined musicianship, and remarkable stage presence, Quebec soprano Hélène Guilmette has been leading a spectacular international career since she won Second Prize at the prestigious Queen Elisabeth Competition of Belgium in 2004. Over the years, she has performed in some of the world's major concert halls and opera houses such as Paris Opera, Royal Opera House Covent Garden in London, Bayerische Staatsoper in Munich, Théâtre de la Monnaie in Brussels, Théâtre du Capitole in Toulouse, Dutch National Opera and Concertgebouw in Amsterdam, Maggio Musicale Fiorentino, Teatro Colón in Buenos Aires and Carnegie Hall in New York. She is renowned for her interpretation of French repertoire and especially Francis Poulenc's music. She has sung *La Voix humaine* with the Orchestre symphonique de Québec, his *Stabat Mater* with the Accademia Nazionale di Santa Cecilia in Rome and his *Gloria* with the Orchestre National de France at the Théâtre des Champs-Élysées in Paris, the roles of sœur Constance and Blanche de la Force (*Dialogues des Carmélites*) in Munich, Bologna, Toronto, Nice, and Lyon and the role of Thérèse (*Mamelles de Tirésias*) at the Opéra Comique in Paris, in Lyon and with the BBC Symphony Orchestra at the Barbican Center in London; she also did many recitals and have recorded his songs. She has collaborated with some of the greatest conductors : Emmanuelle Haïm, Bernard Labadie, Kent Nagano, Michel Plasson, François-Xavier Roth, Christophe Rousset, Masaaki Suzuki, Marcello Viotti and stage directors: Robert Carsen, Mariame Clément, Christophe Honoré, Benoît Jacquot, Moshe Leiser, and Patrice Caurier, Macha Makeïeff, Laurent Pelly, Jean-François Sivadier, and Dmitri Tcherniakov.



JULIE BOULIANNE

La mezzo-soprano québécoise Julie Boulianne est diplômée de la Juilliard School of Music de New York et de l'École de musique Schulich de l'Université McGill. Reconnue pour l'agilité et l'expression de son timbre riche dans un large répertoire, elle a une affinité particulière pour la musique de Mozart, Rossini, Massenet et Berlioz.

On a pu l'entendre à l'opéra et en concert au Metropolitan Opera de New York, au Royal Opera House et au Royal Albert Hall de Londres, à l'Opéra de Paris et au Théâtre des Champs-Élysées, à Carnegie Hall, au Concertgebouw d'Amsterdam, au Festivals d'Aix-en-Provence, de San Sebastian et de Matsumoto, avec des chefs tels Charles Dutoit, Yannick Nézet-Séguin, Michael Tilson-Thomas, Sir John Eliot Gardiner, Sir Roger Norrington, Sir Mark Elder, Plácido

Domingo, Emmanuel Villaume et Alain Altinoglu. Elle a reçu les Prix Opus de rayonnement à l'étranger 2014 et le Prix Opus de l'Interprète de l'année 2017 offerts par le Conseil Québécois de la Musique, en plus de plusieurs nominations aux Grammy Awards, aux International Classical Music Awards, aux Juno Awards et à l'Adisq.

French-Canadian mezzo-soprano Julie Boulianne is a graduate of the Juilliard School in New York City and of the Schulich School of Music of McGill University. Known for the agility and expressive power of her dark-hued voice in a wide repertoire, she has a special affinity for the music of Mozart, Rossini, Massenet, and Berlioz.

She has performed operas and concerts with the Metropolitan Opera in New York; at the Royal Opera House and the Royal Albert Hall in London; at the Opéra de Paris and the Théâtre des Champs-Élysées; at Carnegie Hall; at the Concertgebouw in Amsterdam; at the festivals of Aix-en-Provence, San Sebastian, and Matsumoto; and with conductors such as Charles Dutoit, Yannick Nézet-Séguin, Michael Tilson-Thomas, Sir John Eliot Gardiner, Sir Roger Norrington, Sir Mark Elder, Plácido Domingo, Emmanuel Villaume, and Alain Altinoglu. She has twice been awarded Opus Prizes by the Conseil Québécois de la Musique— the 2014 prize for rayonnement à l'étranger (overseas influence), and the 2017 prize for performer of the year. As well, she has been nominated for Grammy Awards, International Classical Music Awards, ADISQ, and Juno Awards.



ANTONIO FIGUEROA

Originaire de Montréal, Antonio Figueroa débute sa carrière en entrant à l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal. Plusieurs fois récompensé, il est notamment remarqué par l'International Vocal Art Institute qui lui décerne le Silverman Price pour son interprétation de Belmonte (*Die Entführung aus dem Serail*). Ses débuts très remarquables dans le rôle de Nadir (*Les Pêcheurs de perles*) à l'Opéra d'Avignon lui ouvrent les portes de l'Europe, il se produit ainsi à l'Opéra Comique, à la Philharmonie de Paris, au Capitole de Toulouse, à Liège, à Lausanne, au Theater an der Wien... tout en développant sa carrière outre-Atlantique: Pacific Opera, les opéras de Québec, Montréal, Ottawa... Son répertoire s'étend du baroque (*le Messie* de Haendel, *le Magnificat* et *la Passion selon saint-Jean* de Bach, *Castor et Pollux*, *Armide*) aux

créations contemporaines (*The Tempest* de Thomas Adès), avec une inclination également pour Mozart (*Mitridate*, *Così fan Tutte*, *Die Zauberflöte*, *Die Entführung aus dem Serail*...), l'opéra français du XIX^e siècle (*Hamlet*, *Lakmé*, *Les Pêcheurs de Perles*, *Les Mousquetaires au couvent*...), ou le bel canto (*Il Barbiere di Siviglia*, *L'Elisir d'amore*, *La Fille du régiment*, *Don Pasquale*...).

Born in Montreal, Antonio Figueroa started his career when joining the lyrical Academy of Montreal Opera. He has been rewarded several times, notably by the International Vocal Art Institute when he was granted the Silverman Price for his interpretation of Belmonte (*Die Entführung aus dem Serail*). His highly acclaimed first appearance in the part of Nadir (*Les Pêcheurs de perles*) at Avignon Opera paved his way for European theatres, he has indeed been invited to sing on prestigious stages such as Opéra Comique, Philharmonie de Paris, Théâtre du Capitole in Toulouse, in Liège, Lausanne, at the Theater an der Wien... while concurrently developing his career across the Atlantic: Pacific Opera, the operas of Québec, Montréal, Ottawa... His large repertoire extends from baroque music (*Messiah* by Handel, *Magnificat* and *St. John Passion* by Bach, *Castor et Pollux*, *Armide*) to contemporary creations (*The Tempest* by Thomas Adès), with a pronounced taste for Mozart (*Mitridate*, *Così fan Tutte*, *Die Zauberflöte*, *Die Entführung aus dem Serail*...), french opera of the 19th century (*Hamlet*, *Lakmé*, *Les Pêcheurs de Perles*, *Les Mousquetaires au couvent*...), or bel canto (*Il Barbiere di Siviglia*, *L'Elisir d'amore*, *La Fille du régiment*, *Don Pasquale*...).



MARC BOUCHER

Depuis près de 20 ans, le baryton canadien Marc Boucher mène une carrière active tant à l'opéra, au concert symphonique qu'au récital. À l'opéra, soulignons ses prestations à New York et Mexico dans le rôle de Zurga des *Pêcheurs de Perles* de Bizet, Pelléas dans *Pelléas et Mélisande* de Debussy à l'Opéra de Montréal, Escamillo dans *Carmen* de Bizet à Dublin, Cithéron dans *Platée* de Rameau au Megaron d'Athènes et le Duc de Santa Fe dans *Aben Hamet* de Théodore Dubois. Il sera Golaud dans *Pelléas et Mélisande* au Festival d'Opéra de Québec et Publio dans *La clemenza di Tito* de Mozart à L'Atelier lyrique de Tourcoing.

Suite à l'intégrale des mélodies de Francis Poulenc parue à l'automne 2013 sous étiquette ATMA, il a initié le projet d'intégrale des mélodies de Gabriel Fauré. Chantier énorme, l'intégrale

des mélodies de Jules Massenet, occupe activement l'artiste. Le Conseil québécois de la musique décernait au baryton en janvier 2007 un prix Opus pour le disque de l'année, catégorie Musiques classique, romantique et postromantique. En 2009 il recevait le prix Opus pour son « rayonnement à l'étranger ». Depuis 2011, Marc Boucher assume les fonctions de directeur général et artistique du Festival Classica à Saint-Lambert, Québec, Canada.

For nearly 20 years, Canadian baritone Marc Boucher has had an active career performing in operas, symphony concerts, and recitals. He has sung operatic roles in New York and Mexico, including Zurga in Bizet's *The Pearl Fishers*, Pelléas in Debussy's *Pelléas et Mélisande* with the Opéra de Montréal, Escamillo in Bizet's *Carmen* in Dublin, Cithéron in Rameau's *Platée* at the Megaron in Athens, and the Duke of Santa Fe in Théodore Dubois' *Aben Hamet*. Upcoming appearances include Golaud in *Pelléas et Mélisande* at the Festival d'Opéra de Québec and Publio in Mozart's *La clemenza di Tito* with the Atelier lyrique de Tourcoing.

Following the release of the complete songs of Francis Poulenc in autumn 2013 on the ATMA label, he embarked on the complete songs of Gabriel Fauré. Marc Boucher is currently working on another major undertaking, the complete songs of Jules Massenet. In January 2007, he received the Conseil québécois de la musique's Opus Award for Recording of the Year in the Classical, Romantic and post-Romantic Music category, and in 2009, he was the recipient of the Opus Award in the Outreach Outside Quebec category. Since 2011, Marc Boucher has served as the general and artistic director of Festival Classica, in Saint-Lambert, Quebec, Canada.



OLIVIER GODIN

O riginaire de Montréal, le pianiste Olivier Godin poursuit une brillante carrière au Canada et à l'étranger. Invité à se produire pour de nombreux festivals internationaux tels que l'Académie Francis Poulenc et le Festival international Albert-Roussel en France, le Festival du Palazzetto Bru Zane à Venise et sur les ondes de France-Musique et Radio-Canada, on a pu également l'entendre au Canada aux festivals Orford, Lanaudière, Lachine, Classica et Parry Sound.

Olivier Godin a enregistré une vingtaine de disques dont les mélodies complètes de Gabriel Fauré (ATMA Classique), Francis Poulenc (ATMA Classique), Henri Dutilleux (Passavant) et Henri Duparc (disques XXI-21); une intégrale des œuvres pour deux pianos de Rachmaninov (Société métropolitaine du disque); et plusieurs

disques consacrés aux œuvres de compositeurs français méconnus tels qu'André Jolivet, Théodore Dubois et Émile Pessard. Ses enregistrements ont reçu plusieurs distinctions tels qu'un Orphée d'Or (France) et des Prix Opus (Québec).

Parmi les artistes avec qui il a collaboré, on compte notamment les chanteurs Aline Kutan, Hélène Guilmette, Julie Fuchs, Karina Gauvin, Pascale Beaudin, Julie Boulianne, Michèle Losier, Marie-Nicole Lemieux, Pascal Charbonneau, François Le Roux, Wolfgang Holzmair, Marc Boucher, Russell Braun et Thomas Dolié. Il a également donné des récitals à quatre mains avec les pianistes Myriam Farid, Suzanne Blondin, François Zeitouni et Michel Béroff.

Régulièrement invité à donner des cours de maître en Europe, en Amérique du Nord et au Mexique, il fait partie de plusieurs jurys de concours. Nommé professeur au Conservatoire de musique de Montréal à l'âge de 25 ans, il travaille également avec les jeunes chanteurs de l'Université McGill et occasionnellement à l'Atelier lyrique de l'opéra de Montréal.

A native of Montreal, Olivier Godin is pursuing a brilliant career as a pianist in both Canada and abroad. He has been invited to perform in several international festivals such as l'Académie Francis Poulenc and the Festival international Albert-Roussel in France, the Festival du Palazzetto Bru Zane in Venice, as well as on the airwaves of France-Musique and Radio-Canada. In Canada, he has performed at the Orford, Lanaudière, Lachine, Classica and Parry Sound festivals.

Olivier Godin has recorded over twenty albums, including the complete melodies of Gabriel Fauré (ATMA Classique), Francis Poulenc (ATMA Classique), Henri Dutilleux (Passavant) and Henri Duparc (XXI-21); Rachmaninov's complete works for two pianos (Société métropolitaine du disque); as well as several records dedicated to works by lesser-known French composers such as André Jolivet, Théodore Dubois and Émile Pessard. His recordings have received several awards, including the Orphée d'Or (France) and Opus Awards (Quebec).

He has collaborated with numerous lyrical artists, notably Aline Kutan, Hélène Guilmette, Julie Fuchs, Karina Gauvin, Pascale Beaudin, Julie Boulianne, Michèle Losier, Marie-Nicole Lemieux, Pascal Charbonneau, François Le Roux, Wolfgang Holzmair, Marc Boucher, Russell Braun and Thomas Dolié. He has also given piano four hands recitals with Myriam Farid, Suzanne Blondin, François Zeitouni and Michel Béroff.

Regularly invited to give master classes in Europe, North America and Mexico, he has been a jury member in several contests. Appointed as a professor at the Conservatoire de musique de Montréal at the age of 25, he also works with up-and-coming singers at McGill University and periodically at l'Atelier lyrique de l'opéra de Montréal.

LE PIANO ÉRARD DE LA SALLE BOURGIE

Le piano à queue Érard de la salle Bourgie à Montréal a été fabriqué à Londres en 1859. Il a été entièrement et minutieusement restauré par Claude Thompson entre 2009 et 2011, avant d'être acquis par Pierre Bourgie en octobre 2014. L'instrument est tout à fait représentatif du piano romantique tel que le connurent Chopin, Liszt, Schumann, Schubert et les interprètes de leur époque.

Ce piano mesure 2,54 m et porte le numéro de série 5974. Il est arrivé au Canada en très mauvais état, après une traversée de l'Atlantique dans un conteneur au milieu de vieux objets. Soucieux de rendre à l'instrument les qualités sonores si typiques des pianos du XIX^e siècle, Claude Thompson n'aura ménagé aucun effort pour en faire un instrument digne de la réputation de la maison Érard. Les pianos Érard sont aujourd'hui très prisés pour leur sonorité subtile et riche qui permet une reconstitution fidèle du style pianistique de l'époque afin de nous faire redécouvrir l'esprit de la musique romantique. Pour l'enregistrement de l'intégrale des mélodies de Gabriel Fauré, le piano Érard était accordé au la 435 Hz, conformément au diapason normalisé en France par l'arrêté ministériel de 1859.



The Érard grand piano in Montreal's Bourgie Hall was built in London, England in 1859. Claude Thompson completely and meticulously restored it between 2009 and 2011, before Pierre Bourgie acquired it in October 2014. This instrument is an authentic exemplar of the Romantic piano as it was known to Chopin, Liszt, Schumann, Schubert, and performers of their time.

The piano measures 2.54 metres in length and bears the series number 5974. When it first arrived in Canada, it was in an advanced state of deterioration after crossing the Atlantic in a container along with other antique objects. Claude Thompson spared no effort in restoring the piano's characteristic 19th-century sound qualities, making it a worthy representative of the prestigious Érard firm. Today, Érard pianos are highly sought-after for their subtle, rich sonority, which is fundamental in recapturing Romantic piano style and reviving the spirit of that period's music.

The Érard piano used for recording the complete mélodies of Gabriel Fauré was tuned to A=435, the pitch standard established in France by ministerial decree in 1859.

1) LE PAPILLON ET LA FLEUR[Victor Hugo] ^{HG}

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents.
Je reste,
Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons,
nous vivons sans les hommes
Et loin d'eux,
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que
nous sommes
Fleurs tous deux !

Mais, hélas !
l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.
Sort cruel !
Je voudrais embaumer ton vol
de mon haleine
Dans le ciel !

Mais non, tu vas trop loin ! - Parmi des
fleurs sans nombre
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner
mon ombre
A mes pieds.

Tu fuis, puis tu reviens ;
puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours
à chaque aurore
Toute en pleurs !

Oh ! Pour que notre amour coule
des jours fidèles,
Ô mon roi,
Prends comme moi racine,
ou donne-moi des ailes
Comme à toi !

2) MAI [Victor Hugo] ^{AF}

Puisque Mai tout en fleurs dans
les prés nous réclame.
Viens ! ne te lasse pas de mêler à ton âme
La campagne, les bois,
les ombrages charmants,
Les larges clairs de lune au bord
des flots dormants :
Le sentier qui finit où le chemin commence,
Et l'air, et le printemps et l'horizon immense,
L'horizon que ce monde attache humble
et joyeux
Comme une lèvre au bas de la robe
des cieux !
Viens ! et que le regard des pudiques étoiles,

Qui tombe sur la terre à travers tant
de voiles,
Que l'arbre pénétré de parfums
et de chants,
Que le souffle embrasé de midi
dans les champs,
Et l'ombre et le soleil, et l'onde,
et la verdure,
Et le rayonnement de toute la nature
Fassent épanouir comme une double fleur,
La beauté sur ton front et l'amour dans
ton cœur !

3) PUISQUE J'AI MIS MA LÈVRE[Victor Hugo] ^{AF}

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe
encor pleine ;
Puisque j'ai dans tes mains posé
mon front pâli ;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli ;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux ;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur
mes yeux ;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas ! voilé toujours ;
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours,

Je puis maintenant dire aux rapides années :
- Passez ! Passez toujours !

je n'ai plus à vieillir !
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;
J'ai dans l'âme une fleur que nul
ne peut cueillir

Votre aile en le heurtant ne fera rien
répandre
Du vase où je m'abreuve et
que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez
de cendre !
Mon cœur a plus d'amour
que vous n'avez d'oubli !

4) TRISTESSE D'OLYMPIO[Victor Hugo] ^{MB}

Les champs n'étaient point noirs,
les cieux n'étaient pas mornes,
Non, le jour rayonnait dans un azur
sans bornes
Sur la terre étendue.
L'air était plein d'encens et les prés
de verdure
Quand il revit ces lieux où par tant
de blessures
Son cœur s'est répandu !

Hélas ! se rappelant ses douces aventures,
Regardant, sans entrer, par-dessus
les clôtures,
Ainsi qu'un paria,
Il erra tout le jour, à l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le cœur triste comme une tombe,
Alors il s'écria :

« Ô douleur ! j'ai voulu, moi, dont l'âme
est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur,

Que peu de temps suffit pour changer
toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez dans
vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin,
ombrages !
Herbe, use notre seuil !
ronce, cachez nos pas !
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez !
croissez, feuillages !
Ceux que vous oubliez
ne vous oublieront pas.

Car vous êtes pour nous l'ombre
de l'amour même !
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré nous tenant par
la main ! »

5 D DANS LES RUINES D'UNE ABBAYE [Victor Hugo] ^{AF}

Seuls, tous deux, ravis, chantants !
Comme on s'aime !
Comme on cueille le printemps
Que Dieu sème !

Quels rires étincelants
Dans ces ombres
Jadis pleines de fronts blancs,
De cœurs sombres !

On est tout frais mariés
On s'envoie
Les charmants cris variés
De la joie.

Frais échos mêlés
Au vent qui frissonne !
Gaîté que le noir couvent
Assaisonne !

Seuls, tous deux, ravis, chantants !
Comme on s'aime !
Comme on cueille le printemps
Que Dieu sème !

Quels rires étincelants
Dans ces ombres
Jadis pleines de fronts blancs,
De cœurs sombres.

On effeuille des jasmins
Sur la pierre
Où l'abbesse joint les mains
En prière.

On se cherche, on se poursuit,
On sent croître
Ton aube, amour, dans la nuit
Du vieux cloître.

On s'en va se becquetant,
On s'adore,
On s'embrasse à chaque instant,
Puis encore,

Sous les piliers, les arceaux,
Et les marbres,
C'est l'histoire des oiseaux
Dans les arbres.

6 D LES MATELOTS [Théophile Gautier] ^{MB}

Sur l'eau bleue et profonde
Nous allons voyageant,
Environnant le monde
D'un sillage d'argent,
Des îles de la Sonde,
De l'Inde au ciel brûlé,
Jusqu'au pôle gelé...

Nous pensons à la terre
Que nous fuyons toujours,
À notre vieille mère,
À nos jeunes amours ;
Mais la vague légère
Avec son doux refrain
Endort notre chagrin.

Existence sublime !
Bercés par notre nid,
Nous vivons sur l'abîme

Au sein de l'infini ;
Des flots rasant la cime,
Dans le grand désert bleu
Nous marchons avec Dieu !

7 D L'AURORE, op. posth. [Victor Hugo] ^{HG}

L'aurore s'allume ;
L'ombre épaisse fuit ;
Le rêve et la brume
Vont où va la nuit ;
Paupières et roses
S'ouvrant demi-closes ;
Du réveil des choses
On entend le bruit.

Tout chante et murmure,
Tout parle à la fois,
Fumée et verdure,
Les nids et les toits ;
Le vent parle aux chênes,
L'eau parle aux fontaines ;
Toutes les haleines
Deviennent des voix !

Tout reprend son âme,
L'enfant son hochet,
Le foyer sa flamme,
Le luth son archet ;
Folie ou démence,
Dans ce monde immense,
Chacun recommence
Ce qu'il ébauchait.

8 ► SEULE [Théophile Gautier] ^{JB}

Dans un baiser, l'onde au rivage
Dit ses douleurs :
Pour consoler la fleur sauvage,
L'aube a des pleurs ;
Le vent du soir conte sa plainte
Aux vieux cyprès,
La tourterelle au térébinthe
Ses longs regrets.

Aux flots dormants, quand tout repose,
Hors la douleur,
La lune parle, et dit la cause
De sa pâleur.
Ton dôme blanc, Sainte-Sophie,
Parle au ciel bleu,
Et, tout rêveur, le ciel confie
Son rêve à Dieu.

Arbre ou tombeau, colombe ou rose,
Onde ou rocher,
Tout, ici-bas, a quelque chose
Pour s'épancher...
Moi, je suis seul, et rien au monde
Ne me répond,
Rien que ta voix morne et profonde,
Sombre Hellespont !

9 ► CHANSON DU PÊCHEUR [Théophile Gautier] ^{MB}

Ma belle amie est morte :
Je pleurerai toujours ;
Sous la tombe elle emporte
Mon âme et mes amours.
Dans le ciel, sans m'attendre,
Elle s'en retourna ;
L'ange qui l'emmena
Ne voulut pas me prendre.
Que mon sort est amer !
Ah ! Sans amour, s'en aller sur la mer !
La blanche créature
Est couchée au cercueil.
Comme dans la nature
Tout me paraît en deuil !
La colombe oubliée
Pleure et songe à l'absent ;
Mon âme pleure et sent
Qu'elle est dépareillée.
Que mon sort est amer !
Ah ! Sans amour, s'en aller sur la mer !

Sur moi la nuit immense
Plane comme un linceul ;
Je chante ma romance
Que le ciel entend seul.
Ah ! Comme elle était belle,
Et combien je l'aimais !
Je n'aimerai jamais
Une femme autant qu'elle.
Que mon sort est amer !
Ah ! Sans amour, s'en aller sur la mer !

10 ► LYDIA [Leconte de Lisle] ^{MB}

Lydia sur tes roses joues
Et sur ton col frais et si blanc,
Roule étincelant
L'or fluide que tu dénoues ;

Le jour qui luit est le meilleur,
Oublions l'éternelle tombe ;
Laisse tes baisers de colombe
Chanter sur ta lèvre en fleur.
Un lys caché répand sans cesse
Une odeur divine en ton sein :
Les délices comme un essaim
Sortent de toi, jeune déesse.

Je t'aime et meurs, ô mes amours.
Mon âme en baisers m'est ravie !
O Lydia, rends-moi la vie,
Que je puisse mourir toujours !

11 ► CHANT D'AUTOMNE [Charles Baudelaire] ^{MB}

Bientôt nous plongerons dans
les froides ténèbres,
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !
J'entends déjà tomber,
avec un choc funèbre,
Le bois retentissant sur le pavé des cours.
J'écoute en frémissant chaque bûche
qui tombe ;
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho
plus sourd.
Mon esprit est pareil à la tour qui succombe
Sous les coups du bélier infatigable et lourd ;

Il me semble bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil
quelque part !
Pour qui ? c'était hier l'été ;
voici l'automne !
Ce bruit mystérieux sonne
comme un départ !

J'aime, de vos longs yeux,
la lumière verdâtre,
Douce beauté !
mais aujourd'hui tout m'est amer !
Et rien ni votre amour ni le boudoir, ni l'âtre,
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer !

12 ► RÊVE D'AMOUR [Victor Hugo] ^{HG}

S'il est un charmant gazon
Que le ciel arrose,
Où naisse en toute saison
Quelque fleur éclore,
Où l'on cueille à pleine main
Lys, chèvrefeuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
Où ton pied se pose !

S'il est un sein bien aimant
Dont l'honneur dispose !
Dont le tendre dévouement
N'ait rien de morose,
Si toujours ce noble sein
Bat pour un digne dessein,
J'en veux faire le coussin
Où ton front se pose !

S'il est un rêve d'amour,
Parfumé de rose,
Où l'on doit chaque jour
Quelque douce chose,
Un rêve que Dieu bénit,
Où l'âme à l'âme s'unit,
Oh ! J'en veux faire le nid
Où ton cœur se pose !

13 ► L'ABSENT [Victor Hugo] ^{MB}

Sentiers où l'herbe se balance,
Vallons, coteaux, bois chevelus,
Pourquoi ce deuil et ce silence ?
« Celui qui venait ne vient plus ! »

Pourquoi personne à ta fenêtre ?
Et pourquoi ton jardin sans fleurs ?
Ô maison ? où donc est ton maître ?
« Je ne sais pas ! il est ailleurs. »

Chien, veille au logis ! « Pourquoi faire ?
La maison est vide à présent. »
Enfant, qui pleures-tu ? « Mon père. »
Femme, qui pleures-tu ? « L'absent. »

Où donc est-il allé ? « Dans l'ombre. »
Flots qui gémissiez sur l'écueil,
D'où venez-vous ? « Du baigne sombre ! »
Et qu'apportez-vous ? « Un cercueil. »

14 ► AUBADE [Louis Pomey] ^{MB}

L'oiseau dans le buisson
A salué l'aurore,
Et d'un pâle rayon
L'horizon se colore,
Voici le frais matin !
Pour voir les fleurs à la lumière,
S'ouvrir de toute part,
Entr'ouvre ta paupière,
Ô vierge au doux regard !

La voix de ton amant
A dissipé ton rêve,
Je vois ton rideau blanc
Qui tremble et se soulève,
D'amour signal charmant !
Descends sur ce tapis de mousse
La brise est tiède encor,
Et la lumière est douce,
Accours, ô mon trésor !

15 ► TRISTESSE [Théophile Gautier] ^{MB}

Avril est de retour,
La première des roses,
De ses lèvres mi-closes,
Rit au premier beau jour ;
La terre bien heureuse
S'ouvre et s'épanouit,
Tout aime, tout jouit,
Hélas ! j'ai dans le cœur
une tristesse affreuse !

Les buveurs en gaîté,
Dans leurs chansons vermeilles,

Célèbrent sous les treilles
Le vin et la beauté ;
La musique joyeuse,
Avec leur rire clair
S'éparpille dans l'air,
Hélas ! J'ai dans le cœur
une tristesse affreuse.

En déshabillé blanc,
Les jeunes demoiselles
S'en vont sous les tonnelles
Au bras de leur galant ;
La lune langoureuse
Argente leurs baisers
Longuement appuyés,
Hélas ! j'ai dans le cœur
une tristesse affreuse.

Moi, je n'aime plus rien,
Ni l'homme, ni la femme,
Ni mon corps, ni mon âme,
Pas même mon vieux chien :
Allez dire qu'on creuse,
Sous le pâle gazon
Une fosse sans nom,
Hélas ! j'ai dans le cœur
une tristesse affreuse.

16 ► SYLVIE [Paul de Choudens] ^{AF}

Si tu veux savoir, ma belle,
Où s'envole à tire d'aile,
L'oiseau qui chantait sur l'ormeau ?
Je te le dirai ma belle,
Il vole vers qui l'appelle

Vers celui-là
Qui l'aimera !

Si tu veux savoir ma blonde,
Pourquoi sur terre, et sur l'onde
La nuit tout s'anime et s'unit ?
Je te le dirai ma blonde,
C'est qu'il est une heure au monde
Où, loin du jour,
Veille l'amour !

Si tu veux savoir, Sylvie,
Pourquoi j'aime à la folie
Tes yeux brillants et langoureux ?
Je te le dirai Sylvie,
C'est que sans toi dans la vie
Tout pour mon cœur
N'est que douleur !

17 ► APRÈS UN RÊVE

[adapt : Romain Bussine, d'après
un auteur anonyme toscan] ^{MB}

Dans un sommeil que charmaient ton image
Je rêvais le bonheur, ardent mirage,
Tes yeux étaient plus doux, ta voix pure
et sonore,
Tu rayonnais comme un ciel éclairé
par l'aurore ;

Tu m'appelais et je quittais la terre
Pour m'enfuir avec toi vers la lumière,
Les cieux pour nous entr'ouvraient
leurs nues,
Splendeurs inconnues,
lueurs divines entrevues,

Hélas! Hélas, triste réveil des songes
Je t'appelle, ô nuit, rends moi
tes mensonges,
Reviens, reviens radieuse,
Reviens, ô nuit mystérieuse!

18 ► HYMNE [Charles Baudelaire] ^{AF}

À la très chère, à la très belle,
Qui remplit mon cœur de clarté,
À l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité!

Elle se répand dans ma vie
Comme un air imprégné de sel,
Et dans mon âme inassouvie
Verse le goût de l'Éternel.

Comment, amour incorruptible,
T'exprimer avec vérité?
Grain de musc, qui gis invisible,
Au fond de mon éternité!

À la très chère, à la très belle,
Qui remplit mon cœur de clarté,
À l'ange, à l'idole immortelle,
Salut ton immortalité!

19 ► BARCAROLLE [Marc Monnier] ^{AF}

Gondolier du Rialto
Mon château c'est la lagune,
Mon jardin c'est le Lido,
Mon rideau le clair de lune,
Gondolier du grand canal,
Pour fanal j'ai la croisée

Où s'allument tous les soirs,
Tes yeux noirs, mon épousee.
Ma gondole est aux heureux,
Deux à deux je les promène,
Et les vents légers et frais
Sont discret sur mon domaine.
J'ai passé dans les amours,
Plus de jours et de nuits folles,
Que Venise n'a d'ilots
Que ses flots n'ont de gondoles.

20 ► AU BORD DE L'EAU
[Sully Prudhomme] ^{JB}

S'asseoir tous deux au bord
du flot qui passe,
Le voir passer,
Tous deux, s'il glisse un nuage en l'espace,
Le voir glisser,
À l'horizon, s'il fume un toit de chaume,
Le voir fumer,
Aux alentours si quelque fleur embaume,
S'en embaumer.
Entendre au pied du saule où l'eau murmure
L'eau murmurer,
Ne pas sentir, tant que ce rêve dure,
Le temps durer,
Mais n'apportant de passion profonde
Qu'à s'adorer,
Sans nul souci des querelles du monde,
Les ignorer ;
Et seuls, tous deux devant tout ce qui lasse
Sans se lasser,
Sentir l'amour, devant tout ce qui passe
Ne point passer!

21 ► ICI-BAS! [Sully Prudhomme] ^{HG}

Ici-bas tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont courts ;
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours...

Ici-bas les lèvres effleurent
Sans rien laisser de leur velours ;
Je rêve aux baisers qui demeurent
Toujours...

Ici-bas, tous les hommes pleurent
Leurs amitiés ou leurs amours ;
Je rêve aux couples qui demeurent
Toujours...

22 ► LA RANÇON [Charles Baudelaire] ^{MB}

L'homme a, pour payer sa rançon,
Deux champs au tuf profond et riche,
Qu'il faut qu'il remue et défriche
Avec le fer de la raison.

Pour obtenir la moindre rose,
Pour extorquer quelques épis,
Des pleurs salés de son front gris,
Sans cesse il faut qu'il les arrose!
L'un est l'Art, et l'autre, l'Amour.
Pour rendre le juge propice,
Lorsque de la stricte justice
Paraîtra le terrible jour,

Il faudra lui montrer des granges
Pleines de moissons, et de fleurs,
Dont les formes et les couleurs
Gagnent le suffrage des Anges.

DEUX DUOS POUR SOPRANOS ^{HG - JB}

23 ► Puisqu'ici-bas [Victor Hugo]

Puisqu'ici-bas toute âme
Donne à quelqu'un
Sa musique, sa flamme,
Ou son parfum;
Puisqu'ici toute chose
Donne toujours
Son épine ou sa rose
A ses amours;

Puis qu'avril donne aux chênes
Un bruit charmant;
Que la nuit donne aux peines
L'oubli dormant;

Puisque, lorsqu'elle arrive
S'y reposer,
L'onde amère à la rive
Donne un baiser;

Je te donne, à cette heure,
Penché sur toi,
La chose la meilleure
Que j'ai en moi!

Reçois donc ma pensée,
Triste d'ailleurs,
Qui, comme une rosée,
T'arrive en pleurs!

Reçois mes vœux sans nombre,
Ô mes amours!
Reçois la flamme ou l'ombre
De tous mes jours!

Mes transports pleins d'ivresses,
Purs de soupçons,
Et toutes les caresses
De mes chansons!

Mon esprit qui sans voile
Vogue au hasard,
Et qui n'a pour étoile
Que ton regard!

Reçois, mon bien céleste,
O ma beauté!
Mon cœur, dont rien ne reste,
L'amour ôté!

24 ► Tarentelle [Marc Monnier]

Aux cieux la lune monte et luit,
Il fait grand jour en plein minuit !
Viens avec moi, me disait-elle
Viens sur le sable grésillant,
Où saute et brille en frétilant,
La Tarentelle...

Sus ! sus ! les danseurs, en voici deux,
Foule sur l'eau, foule autour d'eux !
L'homme est bien fait, la fille est belle ;
Mais gare à vous, sans y penser,
C'est jeu d'amour que de danser
La Tarentelle...

Doux est le bruit du tambourin !
Si j'étais fille de marin
Et toi pêcheur, me disait-elle
Toutes les nuits, joyeusement
Nous danserions en nous aimant,
La Tarentelle...

1 ► NELL [Leconte de Lisle] ^{AF}

Ta rose de pourpre à ton clair soleil,
Ô Juin, étincelle enivrée,
Penche aussi vers moi ta coupe dorée :
Mon cœur à ta rose est pareil.

Sous le mol abri de la feuille ombreuse
Monte un soupir de volupté :
Plus d'un ramier chante au bois écarté.
Ô mon cœur, sa plainte amoureuse.

Que ta perle est douce au ciel enflammé.
Étoile de la nuit pensive !
Mais combien plus douce est la clarté vive
Qui rayonne en mon cœur, en mon cœur
charmé !

La chantante mer, le long du rivage,
Taira son murmure éternel,
Avant qu'en mon cœur, chère amour,
Ô Nell, ne fleurisse plus ton image !

2 ► LE VOYAGEUR [Armand Silvestre] ^{AF}

Voyageur, où vas-tu, marchant
Dans l'or vibrant de la poussière ?
« Je m'en vais au soleil couchant,
Pour m'endormir dans la lumière.

Car j'ai vécu n'ayant qu'un Dieu,
L'astre qui luit et qui féconde.

Et c'est dans son linceul de feu
Que je veux m'en aller du monde ! »

Voyageur, presse donc le pas :
L'astre, vers l'horizon, décline...
« Que m'importe, j'irai plus bas
L'attendre au pied de la colline.

Et lui montrant mon cœur ouvert.
Saignant de son amour fidèle,
Je lui dirai : j'ai trop souffert,
Soleil ! emporte-moi loin d'elle ! »

3 ► AUTOMNE [Armand Silvestre] ^{MB}

Automne au ciel brumeux,
Aux horizons navrants,
Aux rapides couchants, aux aurores pâlies,
Je regarde couler, comme l'eau du torrent,
Tes jours faits de mélancolie.

Sur l'aile des regrets mes esprits emportés,
Comme s'il se pouvait que notre âge
renaisse !
Parcourent, en rêvant,
Les coteaux enchantés,
Où jadis sourit ma jeunesse !

Je sens, au clair soleil du souvenir vainqueur,
Refleurir en bouquet les roses déliées,
Et monter à mes yeux des larmes,
qu'en mon cœur,
Mes vingt ans avaient oubliées !

4 ► LES BERCEAUX [Sully Prudhomme] ^{JB}

Le long du Quai, les grands vaisseaux,
Que la houle incline en silence,
Ne prennent pas garde aux berceaux,
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux,
Car il faut que les femmes pleurent,
Et que les hommes curieux
Tentent les horizons qui leurrent !

Et ce jour-là les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux.

5 ► NOTRE AMOUR [Armand Silvestre] ^{HG}

Notre amour est chose légère,
Comme les parfums que le vent
Prend aux cimes de la fougère,
Pour qu'on les respire en rêvant ;
Notre amour est chose légère !

Notre amour est chose charmante,
Comme les chansons du matin,
Où nul regret ne se lamente,
Où vibre un espoir incertain ;
Notre amour est chose charmante !

Notre amour est chose sacrée,
Comme les mystères des bois,
Où tressaille une âme ignorée,
Où les silences ont des voix ;
Notre amour est chose sacrée !

Notre amour est chose infinie,
Comme les chemins des couchants,
Où la mer, aux cieux réunie,
S'endort sous les soleils penchants ;

Notre amour est chose éternelle,
Comme tout ce qu'un dieu vainqueur
A touché du feu de son aile,
Comme tout ce qui vient du cœur ;
Notre amour est chose éternelle !

6 ► LE SECRET [Armand Silvestre] ^{MB}

Je veux que le matin l'ignore
Le nom que j'ai dit à la nuit,
Et qu'au vent de l'aube, sans bruit,
Comme une larme il s'évapore.

Je veux que le jour le proclame
L'amour qu'au matin j'ai caché,
Et sur mon cœur ouvert penché
Comme un grain d'encens il l'enflamme.

Je veux que le couchant l'oublie
Le secret que j'ai dit au jour,
Et l'emporte avec mon amour,
Aux plis de sa robe pâlie !

POÈME D'UN JOUR

[Charles Jean Grandmougin] ^{AF}

7 ► I. Rencontre

J'étais triste et pensif quand
je t'ai rencontrée ;
Je sens moins aujourd'hui,
mon obstiné tourment.

Ô dis-moi, serais-tu la femme inespérée,
Et le rêve idéal poursuivi vainement ?
Ô, passante aux doux yeux, serais-tu donc
l'amie

Qui rendrait le bonheur au poète isolé,
Et vas-tu rayonner sur mon âme affermie,
Comme le ciel natal sur un cœur d'exilé ?
Ta tristesse sauvage, à la mienne pareille,
Aime à voir le soleil décliner sur la mer !
Devant l'immensité ton extase s'éveille,
Et le charme des soirs à ta belle âme est
cher ;
Une mystérieuse et douce sympathie
Déjà m'enchaîne à toi comme un vivant
lien,
Et mon âme frémit, par l'amour envahie,
Et mon cœur te chérit sans te connaître
bien !

8 ► II. Toujours

Vous me demandez de me taire,
De fuir loin de vous pour jamais,
Et de m'en aller, solitaire,
Sans me rappeler qui j'aimais !

Demandez plutôt aux étoiles
De tomber dans l'immensité,
À la nuit de perdre ses voiles,
Au jour de perdre sa clarté,

Demandez à la mer immense
De dessécher ses vastes flots,
Et, quand les vents sont en démente,
D'apaiser ses sombres sanglots !

Mais n'espérez pas que mon âme
S'arrache à ses âpres douleurs
Et se dépouille de sa flamme
Comme le printemps de ses fleurs !

9 ► III. Adieu

Comme tout meurt vite, la rose
Déclose,
Et les frais manteaux diaprés
Des prés ;
Les longs soupirs, les bien-aimées,
Fumées !

On voit, dans ce monde léger,
Changer,
Plus vite que les flots des grèves,
Nos rêves,
Plus vite que le givre en fleurs,
Nos cœurs !

À vous l'on se croyait fidèle,
Cruelle,
Mais hélas ! les plus longs amours
Sont courts !
Et je dis en quittant vos charmes,
Sans larmes,
Presqu'au moment de mon aveu,
Adieu !

10) CHANSON D'AMOUR

[Armand Silvestre] ^{MB}

J'aime tes yeux, j'aime ton front,
Ô ma rebelle, ô ma farouche,
J'aime tes yeux, j'aime ta bouche
Où mes baisers s'épuiseront.

J'aime ta voix, j'aime l'étrange
Grâce de tout ce que tu dis,
Ô ma rebelle, ô mon cher ange,
Mon enfer et mon paradis!

J'aime tes yeux, j'aime ton front,
Ô ma rebelle, ô ma farouche,
J'aime tes yeux, j'aime ta bouche
Où mes baisers s'épuiseront.

J'aime tout ce qui te fait belle,
De tes pieds jusqu'à tes cheveux,
Ô toi vers qui montent mes vœux,
Ô ma farouche, ô ma rebelle!

J'aime tes yeux, j'aime ton front,
Ô ma rebelle, ô ma farouche,
J'aime tes yeux, j'aime ta bouche
Où mes baisers s'épuiseront.

11) LA FÉE AUX CHANSONS

[Armand Silvestre] ^{HG}

Il était une Fée
D'herbe folle coiffée,
Qui courait les buissons
Sans s'y laisser surprendre
En avril, pour apprendre
Aux oiseaux leurs chansons.

Lorsque geais et linottes
Faisaient des fausses notes
En récitant leurs chants,
La Fée, avec constance,
Gourmandait d'importance
Ces élèves méchants.

Sa petite main nue,
D'un brin d'herbe menue
Cueilli dans les halliers,
Pour stimuler leurs zèles,
Fouettait sur leurs ailes
Ces mauvais écoliers.

Par un matin d'automne,
Elle vient et s'étonne
De voir les bois déserts:
Avec les hirondelles
Ses amis infidèles
Avaient fui dans les airs.

Et tout l'hiver la Fée,
D'herbe morte coiffée,
Et comptant les instants
Sous les forêts immenses,
Compose des romances
Pour le prochain Printemps!

12) MADRIGAL (Quatuor) ^{HG - JB - AF - MB}

[Armand Silvestre]

(Les jeunes gens)
Inhumaines qui, sans merci,
Vous raillez de notre souci,
Aimez quand on vous aime!

(Les jeunes filles)
Ingrats qui ne vous doutez pas
Des rêves éclos sur vos pas
Aimez quand on vous aime!

(Les jeunes gens)
Sachez, ô cruelles Beautés,
Que les jours d'aimer sont comptés

(Les jeunes filles)
Sachez, amoureux inconstants,
Que le bien d'aimer n'a qu'un temps.
Aimez quand on vous aime!

(Ensemble)
Un même destin nous poursuit
Et notre folie est la même:
C'est celle d'aimer qui nous fuit,
C'est celle de fuir qui nous aime!

13) AURORE [Armand Silvestre] ^{HG}

Des jardins de la nuit s'envolent les étoiles
Abeilles d'or qu'attire un invisible miel
Et l'aube, au loin, tendant la candeur
de ses toiles,
Trame de fils d'argent le manteau bleu
du ciel.

Du jardin de mon cœur qu'un rêve lent enivre
S'envolent mes désirs sur les pas du matin,
Comme un essaim léger qu'à l'horizon
de cuivre,
Appelle un chant plaintif, éternel et lointain.

Ils volent à tes pieds, astres chassés
des nues,
Exilés du ciel d'or où fleurit ta beauté
Et, cherchant jusqu'à toi des routes
inconnues,
Mêlent au jour naissant leur mourante
clarté.

14) FLEUR JETÉE [Armand Silvestre] ^{AF}

Emporte ma folie
Au gré du vent,
Fleur en chantant cueillie
Et jetée en rêvant,
Emporte ma folie
Au gré du vent.

Comme la fleur fauchée,
Périt l'amour:
La main qui t'a touchée
Fuit ma main sans retour.
Comme la fleur fauchée,
Périt l'amour.

Que le vent qui te sèche,
O pauvre fleur,
Tout à l'heure si fraîche
Et demain sans couleur,
Que le vent qui te sèche,
Sèche mon cœur.

15 ► LE PAYS DES RÊVES

[Armand Silvestre] ^{AF}

Veux-tu qu'au beau pays des rêves
Nous allions la main dans la main ?
Plus loin que l'odeur des jasmins,
Plus haut que la plainte des grèves,
Veux-tu du beau pays des rêves
Tous les deux chercher le chemin ?

J'ai taillé dans l'azur les toiles
Du vaisseau qui nous portera,
Et doucement nous conduira
Jusqu'au verger d'or des étoiles.
J'ai taillé dans l'azur les toiles
Du vaisseau qui nous conduira.

Mais combien la terre est lointaine
Que poursuivent ses blancs sillons !
Au caprice des papillons
Demandons la route incertaine.
Ah, combien la terre est lointaine
Où fleurissent nos visions.

Vois-tu : le beau pays des rêves
Est trop haut pour les pas humains.
Respirons à deux les jasmins,
Et chantons encor sur les grèves.
Vois-tu : du beau pays des rêves
L'amour seul en sait les chemins.

16 ► LES ROSES D'ISPAHAN

[Leconte de Lisle] ^{AF}

Les roses d'Ispahan dans leur gaine
de mousse,
Les jasmins de Mossoul,
les fleurs de l'oranger,
Ont un parfum moins frais, ont une odeur
moins douce,
Ô blanche Léïlah ! que ton souffle léger.

Ta lèvre est de corail et ton rire léger
Sonne mieux que l'eau vive et d'une voix
plus douce.
Mieux que le vent joyeux qui berce
l'oranger,
Mieux que l'oiseau qui chante au bord
d'un nid de mousse

Ô Leïlah ! depuis que de leur vol léger
Tous les baisers ont fui de ta lèvre si douce
Il n'est plus de parfum dans le pâle oranger,
Ni de céleste arôme aux roses dans leur
mousse.

Oh ! que ton jeune amour, ce papillon léger
Revienne vers mon cœur d'une aile
prompte et douce.
Et qu'il parfume encor la fleur de l'oranger,
Les roses d'Ispahan dans leur gaine de
mousse.

DEUX CANTIQUES

17 ► I. En prière [Stéphan Bordèse] ^{MB}

Si la voix d'un enfant peut monter
jusqu'à Vous,
Ô mon Père,
Écoutez de Jésus, devant Vous à genoux,
La prière !
Si Vous m'avez choisi pour enseigner
vos lois
Sur la terre,
Je saurai Vous servir, auguste Roi des rois,
Ô Lumière !
Sur mes lèvres, Seigneur, mettez la vérité
Salutaire,
Pour que celui qui doute, avec humilité
Vous révère !
Ne m'abandonnez pas, donnez-moi
la douceur
Nécessaire,
Pour apaiser les maux, soulager la douleur,
La misère !
Révélez-Vous à moi, Seigneur en qui je crois
Et j'espère :
Pour Vous je veux souffrir et mourir sur
la croix,
Au calvaire !

18 ► II. Noël [Victor Wilder] ^{HG}

La nuit descend du haut des cieux,
Le givre au toit suspend ses franges.
Et, dans les airs, le vol des anges
Éveille un bruit mystérieux.

L'étoile qui guidait les mages,
S'arrête enfin dans les nuages,
Et fait briller un nimbe d'or
Sur la chaumière où Jésus dort.

Alors, ouvrant ses yeux divins,
L'enfant couché, dans l'humble crèche,
De son berceau de paille fraîche,
Sourit aux nobles pèlerins.

Eux, s'inclinant, lui disent : Sire,
Reçois l'encens, l'or et la myrrhe,
Et laisse-nous, ô doux Jésus,
Baiser le bout de tes pieds nus.

Comme eux, ô peuple, incline-toi,
Imite leur pieux exemple,
Car cette étable, c'est un temple,
Et cet enfant sera ton roi !

19 ► NOCTURNE

[Auguste Villiers de L'Isle-Adam] ^{MB}

La nuit, sur le grand mystère,
Entr'ouvre ses écrans bleus :
Autant de fleurs sur la terre,
Que d'étoiles dans les cieux !

On voit ses ombres dormantes
S'éclairer à tous moments,
Autant par les fleurs charmantes
Que par les astres charmants.

Moi, ma nuit au sombre voile
N'a, pour charme et pour clarté,
Qu'une fleur et qu'une étoile
Mon amour et ta beauté !

20 ► LES PRÉSENTS

[Auguste Villiers de L'Isle-Adam] ^{JB}

Si tu demandes quelque soir
Le secret de mon cœur malade,
Je te dirai pour t'émouvoir,
Une très ancienne ballade !

Si tu me parles de tourments,
D'espérance désabusée,
J'irai te cueillir seulement
Des roses pleines de rosée !

Si pareille à la fleur des morts,
Qui fleurit dans l'exil des tombes,
Tu veux partager mes remords,
Je t'apporterai des colombes !

21 ► CLAIR DE LUNE [Paul Verlaine] ^{AF}

Votre âme est un paysage choisi,
Que vont charmant masques
et bergamasques
Jouant du luth et dansant, et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques !

Tout en chantant, sur le mode mineur,
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur,
Et leur chanson se mêle au clair de lune !

Au calme clair de lune, triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres,
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi
les marbres !

22 ► LARMES [Jean Richepin] ^{AF}

Pleurons nos chagrins, chacun le nôtre ;
Une larme tombe, puis une autre ;
Toi, qui pleures-tu ? ton doux pays,
Tes parents lointains, ta fiancée.
Moi, mon existence dépensée
En vœux trahis !

Pleurons nos chagrins, chacun le nôtre ;
Une larme tombe, puis une autre.
Semons dans la mer ces pâles fleurs !
À notre sanglot qui se lamente
Elle répondra par la tourmente
Des flots hurlleurs.

Pleurons nos chagrins, chacun le nôtre.
Une larme tombe, puis une autre.
Peut-être toi-même, ô triste mer,
Mer au goût de larme âcre et salée,
Es-tu de la terre inconsolée
Le pleur amer !

23 ► AU CIMETIÈRE [Jean Richepin] ^{AF}

Heureux qui meurt ici,
Ainsi que les oiseaux des champs !
Son corps, près des amis,
Est mis dans l'herbe et dans les chants.
Il dort d'un bon sommeil vermeil,
Sous le ciel radieux.
Tous ceux qu'il a connus, venus,
Lui font de longs adieux.

À sa croix les parents pleurants,
Restent agenouillés,
Et ses os, sous les fleurs, de pleurs
Sont doucement mouillés
Chacun sur le bois noir,
Peut voir s'il était jeune ou non,
Et peut, avec de vrais regrets.
L'appeler par son nom,

Combien plus malchanceux
Sont ceux qui meurent à la mé,
Et sous le flot profond
S'en vont loin du pays aimé !
Ah ! pauvres ! qui pour seul linceuls
Ont les goëmons verts,
Où l'on roule inconnu, tout nu,
Et les yeux grands ouverts !

24 ► SPLEEN [Paul Verlaine] ^{MB}

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie,
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans mon cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?
Mon deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine,
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !

25 ► LA ROSE [Leconte de Lisle] ^{HG}

Je dirai la rose aux plis gracieux.
La rose est le souffle embaumé des Dieux,
Le plus cher souci des Muses divines !
Je dirai ta gloire, ô charme des yeux,
Ô fleur de Kypris, reine des collines !
Tu t'épanouis entre les beaux doigts
De l'Aube écartant les ombres moroses ;
L'air bleu devient rose, et roses les bois ;
La bouche et le sein des vierges sont roses !
Heureuse la vierge aux bras arrondis
Qui dans les halliers humides te cueille !
Heureux le front jeune où tu resplendis !

Heureuse la coupe où nage ta feuille!
Ruisselante encor du flot paternel,
Quand de la mer bleue Aphrodite éclore
Étincela nue aux clartés du ciel,
La Terre jalouse enfanta la rose;
Et l'Olympe entier, d'amour transporté,
Salua la fleur avec la Beauté!

SHYLOCK [Edmond Haraucourt] ^{AF}

26 ► I. Chanson

Oh! les filles! Venez, les filles
aux voix douces!
C'est l'heure d'oublier l'orgueil
et les vertus,
Et nous regarderons éclore dans
les mousses,
La fleur des baisers défendus.

Les baisers défendus c'est Dieu qui
les ordonne
Oh! les filles! Il fait le printemps pour
les nids,
Il fait votre beauté pour qu'elle
nous soit bonne,
Nos désirs pour qu'ils soient unis.

Oh! filles! Hors l'amour rien n'est bon sur
la terre,
Et depuis les soirs d'or jusqu'aux
matins rosés
Les morts ne sont jaloux, dans leur paix
solitaire,
Que du murmure des baisers!

27 ► II Madrigal

Celle que j'aime a de beauté
Plus que Flore et plus que Pomone,
Et je sais pour l'avoir chanté,
Que sa bouche est le soir d'automne,
Et son regard la nuit d'été!

Pour marraine elle eut Astarté,
Pour patronne elle a la Madone,
Car elle est belle autant que bonne,
Celle que j'aime!

Elle écoute, rit et pardonne,
N'écoutant que par charité:
Elle écoute, mais sa fierté
N'écoute ni moi ni personne
Et rien encore n'a tenté
Celle que j'aime.

29 ► SÉRÉNADE DU BOURGEOIS GENTILHOMME [Molière] ^{MB}

Je languis nuit et jour et ma peine
est extrême.
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux
yeux m'ont soumis!
Si vous traitez ainsi, belle Iris,
qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire
à vos ennemis!

CD 3

PAROLES

CINQ MÉLODIES DE VENISE

[Paul Verlaine] ^{MB}

1 ► I. Mandoline

Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses
Échangent des propos fades,
Sous les ramures chanteuses.

C'est Tircis et c'est Aminte
Et c'est l'éternel Clitandre
Et c'est Damis qui, pour mainte
Cruelle, fit maint vers tendre.

Leurs courtes vestes de soie,
Leurs longues robes à queues,
Leur élégance, leur joie
Et leurs molles ombres bleues,

Tourbillonnent dans l'extase
D'une lune rose et grise,
Et la mandoline jase
Parmi les frissons de brise.

2 ► II. En sourdine

Calmes dans le demi-jour
Que les branches hautes font;
Pénétrons bien notre amour
De ce silence profond.

Mêlons nos âmes,
Nos cœurs et nos sens extasiés,
Parmi les vagues langueurs
Des pins et des arbousiers.

Ferme tes yeux à demi,
Croise tes bras sur ton sein
Et de ton cœur endormi
Chasse à jamais tout dessein.

Laissons-nous persuader
Au souffle berceur et doux
Qui vient, à tes pieds, rider
Les ondes des gazons roux.

Et quand, solennel, le soir
Des chênes noirs tombera
Voix de notre désespoir,
Le rossignol chantera.

3 ► III. Green

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles
et des branches...

Et puis voici mon cœur qui ne bat que
pour vous...

Ne le déchirez pas avec vos deux mains
blanches,

Et qu'à vos yeux si beaux, l'humble présent
soit doux!

J'arrive tout couvert encore de rosée,
Que le vent du matin vient glacer
à mon front.
Souffrez que ma fatigue à vos pieds reposée
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein, laissez rouler ma tête
Toute sonore encore de vos derniers baisers,
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête.
Et que je dorme un peu, puisque vous
reposez.

4 ► IV. À Clymène

Mystiques barcarolles
Romances sans paroles
Chère, puisque tes yeux
Couleur des cieux

Puisque ta voix étrange
Vision qui dérange
Et trouble l'horizon
De ma raison

Puisque l'arôme insigne
De ta pâleur de cygne
Et puisque la candeur
De ton odeur

Ah! pour que tout ton être,
Musique qui pénètre
Nimbés d'anges défunts,
Tons et parfums

A sur d'âmes cadences,
En ses correspondances
Induit mon cœur subtil
Ainsi soit-il!

5 ► V. C'est l'extase

C'est l'extase langoureuse,
C'est la fatigue amoureuse,
C'est tous les frissons des bois,
Parmi l'étreinte des brises,
C'est vers les ramures grises
Le chœur des petites voix.

O le frêle et frais murmure.
Cela gazouille et susurre,
Cela ressemble au bruit doux
Que l'herbe agitée expire
Tu dirais, sous l'eau qui vire,
Le roulis sourd des cailloux.

Cette âme qui se lamente
Et cette plainte dormante,
C'est la nôtre, n'est-ce pas ?
La mienne, dis, et la tienne,
Dont s'exhale l'humble antienne
Par ce tiède soir, tout bas.

LA BONNE CHANSON [Paul Verlaine] ^{AF}

6 ► I. Une Sainte en son auréole

Une Sainte en son auréole,
Une châtelaine en sa tour,
Tout ce que contient la parole
Humaine de grâce et d'amour

La note d'or que fait entendre
Le cor dans le lointain des bois,
Mariée à la fierté tendre
Des nobles Dames d'autrefois;

Avec cela le charme insigne
D'un frais sourire triomphant
Eclos dans des candeurs de cygne
Et des rougeurs de femme-enfant,

Des aspects nacrés blancs et roses,
Un doux accord patricien,
Je vois, j'entends toutes ces choses
Dans son nom Carlovingien.

7 ► II. Puisque l'aube grandit

Puisque l'aube grandit,
puisque voici l'aurore
Puisqu'après m'avoir fui longtemps
l'espoir veut bien
Revoler devers moi qui l'appelle
et l'implore
Puisque tout ce bonheur veut
bien être le mien,

Je veux, guidé par vous, beaux yeux
aux flammes douces
Par toi conduit, ô main où tremblera
ma main,
Marcher droit que ce soit par des sentiers
de mousses
Ou que rocs et cailloux encombrent
le chemin;

Et comme pour bercer les lenteurs
de la route,
Je chanterai des airs ingénus, je me dis
Qu'elle m'écouterait sans déplaisir sans doute,
Et vraiment je ne veux pas d'autre Paradis.

8 ► III. La lune blanche luit dans les bois

La lune blanche
Luit dans les bois;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée

Ô bien aimée

L'étang reflète,
Profond miroir.
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure

Rêvons c'est l'heure

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise.

C'est l'heure exquise.

9 ► IV. J'allais par des chemins perfides

J'allais par des chemins perfides,
Douloureusement incertain,
Vos chères mains furent mes guides;

Si pâle à l'horizon lointain
Luisait un faible espoir d'aurore
Votre regard fut le matin!

Nul bruit, sinon son pas sonore,
N'encourageait le voyageur,
Votre voix me dit: « Marche encore! »

Mon cœur craintif, mon sombre cœur
Pleurait, seul, sur la triste voie,
L'amour, délicieux vainqueur,
Nous a réunis dans la joie.

10► V. J'ai presque peur, en vérité

J'ai presque peur, en vérité
Tant je sens ma vie enlacée
A la radieuse pensée
Qui m'a pris l'âme l'autre été;

Tant votre image à jamais chère,
Habite en ce cœur tout à vous,
Ce cœur uniquement jaloux
De vous aimer et de vous plaire

Et je tremble, pardonnez-moi
D'aussi franchement vous le dire,
À penser qu'un mot, qu'un sourire
De vous est désormais ma loi

Et qu'il vous suffirait d'un geste,
D'une parole ou d'un clin d'œil,
Pour mettre tout mon être en deuil
De son illusion céleste!

Mais, plutôt, je ne veux vous voir,
L'avenir dût-il m'être sombre
Et fécond en peines sans nombre,
Qu'à travers un immense espoir

Plongé dans ce bonheur suprême
De me dire encore et toujours,
En dépit des mornes retours,
Que je vous aime, que je t'aime!

11► VI. Avant que tu ne t'en ailles

Avant que tu ne t'en ailles,
Pâle étoile du matin,
– Mille cailles
Chantent, chantent dans le thym. –

Tourne devers le poète,
Dont les yeux sont pleins d'amour;
– L'alouette
Monte au ciel avec le jour. –

Tourne ton regard que noie
L'aurore dans son azur;
– Quelle joie
Parmi les champs de blé mûr! –

Et fais luire ma pensée
Là-bas – bien loin, oh, bien loin!
– La rosée
Gaiement brille sur le foin. –

Dans le doux rêve où s'agite
Ma vie endormie encor...
– Vite, vite,
Car voici le soleil d'or. –

12► VII. Donc, ce sera par un clair jour d'été

Donc, ce sera par un clair jour d'été;
Le grand soleil, complice de ma joie,
Fera, parmi le satin et la soie,
Plus belle encor votre chère beauté;

Le ciel tout bleu, comme une haute tente,
Frissonnera somptueux, à longs plis,

Sur nos deux fronts qu'auront pâlis
L'émotion du bonheur et l'attente;

Et quand le soir viendra, l'air sera doux
Qui se jouera, caressant, dans vos voiles,
Et les regards paisibles des étoiles
Bienveillamment souriront aux époux!

13► VIII. N'est-ce pas?

N'est-ce pas? Nous irons gais et lents,
dans la voie
Modeste que nous montre en souriant
l'Espoir,
Peu soucieux qu'on nous ignore ou qu'on
nous voie.

Isolés dans l'amour ainsi qu'en un bois noir,
Nos deux cœurs, exhalant leur tendresse
paisible,
Seront deux rossignols qui chantent
dans le soir.

Sans nous préoccuper de ce que
nous destine
Le Sort, nous marcherons pourtant
du même pas,
Et la main dans la main,
avec l'âme enfantine.

De ceux qui s'aiment sans mélange,
n'est-ce pas?

14► IX. L'Hiver a cessé

L'hiver a cessé: la lumière est tiède
Et danse, du sol au firmament clair.
Il faut que le cœur le plus triste cède
À l'immense joie éparse dans l'air.

J'ai depuis un an le printemps dans l'âme
Et le vert retour du doux floréal,
Ainsi qu'une flamme entoure une flamme,
Met de l'idéal sur mon idéal.

Le ciel bleu prolonge, exhausse et couronne
L'immuable azur où rit mon amour
La saison est belle et ma part est bonne
Et tous mes espoirs ont enfin leur tour.

Que vienne l'été! Que viennent encore
L'automne et l'hiver! Et chaque saison
Me sera charmante, ô Toi que décore
Cette fantaisie et cette raison!

15► PLEURS D'OR (Duo) ^{HG - MB} [Albert Samain]

Larmes aux fleurs suspendues.
Larmes de sources perdues
Aux mousses des rochers creux.

Larmes d'automne épandues.
Larmes de cor entendues
Dans les grands bois douloureux.

Larmes des cloches latines.
Carmélites, Feuillantines,
Voix des beffrois en ferveur,

Larmes des nuits étoilées,
Larmes des flûtes voilées
Au bleu du parc endormi;

Larmes aux grands cils perlées,
Larmes d'amante coulées
Jusqu'à l'âme de l'ami;

Larmes d'extase, éploement délicieux,
Tombez des nuits! Tombez des fleurs!
Tombez des yeux!

16) LE PARFUM IMPÉRISABLE

[Leconte de Lisle] ^{AF}

Quand la fleur du soleil, la rose de Lahor,
De son âme odorante a rempli goutte
à goutte,
La fiole d'argile ou de cristal ou d'or,
Sur le sable qui brûle on peut l'épandre toute.

Les fleuves et la mer inonderaient en vain
Ce sanctuaire étroit qui la tint enfermée,
Il garde en se brisant son arôme divin
Et sa poussière heureuse en reste parfumée!

Puisque par la blessure ouverte
de mon cœur
Tu t'écoules de même, ô céleste liqueur,
Inexprimable amour qui m'enflammait
pour elle!
Qu'il lui soit pardonné,
que mon mal soit béni!
Par de là l'heure humaine et le temps infini
Mon cœur est embaumé
d'une odeur immortelle!

17) ARPÈGE [Albert Samain] ^{HG}

L'âme d'une flûte soupire
Au fond du parc mélodieux;
Limpide est l'ombre où l'on respire
Ton poème silencieux,

Nuit de langueur, nuit de mensonge,
Qui poses, d'un geste ondoyant,
Dans ta chevelure de songe
La lune, bijou d'Orient.

Sylva, Sylvie et Sylvanire,
Belles au regard bleu changeant,
L'étoile aux fontaines se mire,
Allez par les sentiers d'argent,

Allez vite, l'heure est si brève,
Cueillir au jardin des aveux,
Les cœurs qui se meurent du rêve
De mourir parmi vos cheveux!

18) MÉLISANDE'S SONG

[Maurice Maeterlinck] ^{HG}

The King's three blind daughters
Sit locked in a hold.
In the darkness their lamps
Make a glimmer of gold.
Up the stair of the turret
The sisters are gone,
Seven days they wait there
And the lamps they burn on.

"What hope?" says the first,
And leans o'er the flame.
"I hear our lamps burning.

O yet! if he came!"

"O hope!" says the second,
"Was that the lamps' flare,
Or a sound of low footsteps?
The Prince on the stair!"

But the holiest sister
She turns her about:
"O no hope now forever,
Our lamps are gone out!"

19) PRISON [Paul Verlaine] ^{HG}

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme!
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte,
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille!
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.
Qu'as-tu fait, ô toi que voilà,
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse?

20) SOIR [Albert Samain] ^{HG}

Voici que les jardins de la nuit vont fleurir.
Les lignes, les couleurs,
les sons deviennent vagues;
Vois ! le dernier rayon agonise
à tes bagues,
Ma sœur, n'entends-tu pas
quelque chose mourir?

Mets sur mon front tes mains fraîches
comme une eau pure,
Mets sur mes yeux tes mains douces
comme des fleurs.
Et que mon âme où vit le goût secret
des pleurs.
Soit comme un lys fidèle et pâle
à ta ceinture!

C'est la pitié qui pose ainsi son doigt
sur nous,
Et tout ce que la terre a de soupirs
qui montent.
Il semble, qu'à mon cœur enivré,
le racontent
Tes yeux levés au ciel, si tristes et si doux!

21) DANS LA FORÊT DE SEPTEMBRE

[Catulle Mendès] ^{MB}

Ramure aux rumeurs amollies,
Troncs sonores que l'âge creuse,
L'antique forêt douloureuse
S'accorde à nos mélancolies.

Ô sapins agriffés au gouffre,
Nids déserts aux branches brisées,

Halliers brûlés, fleurs sans rosées,
Vous savez bien comme l'on souffre !

Et lorsque l'homme, passant blême,
Pleure dans le bois solitaire,
Des plaintes d'ombre et de mystère
L'accueillent en pleurant de même.

Bonne forêt ! Promesse ouverte
De l'exil que la vie implore,
Je viens d'un pas alerte encore
Dans ta profondeur encor verte.

Mais d'un fin bouleau de la sente,
Une feuille, un peu rousse, frôle
Ma tête et tremble à mon épaule ;
C'est que la forêt vieillissante,

Sachant l'hiver, où tout avorte,
Déjà proche en moi comme en elle,
Me fait l'aumône fraternelle
De sa première feuille morte !

22 ► LA FLEUR QUI VA SUR L'EAU [Catulle Mendès] ^{MB}

Sur la mer voilée
D'un brouillard amer
La Belle est allée,
La nuit, sur la mer !

Elle avait aux lèvres
D'un air irrité,
La Rose des Fièvres,
La Rose Beauté !

D'un souffle farouche

L'ouragan hurleur
Lui baisa la bouche
Et lui prit la fleur !

Dans l'océan sombre,
Moins sombre déjà,
Où les trois mâts sombres,
La fleur surnagea

L'eau s'en est jouée,
Dans ses noirs sillons ;
C'est une bouée
Pour les papillons

Et l'embrun, la Houle
Depuis cette nuit,
Les brisants où croule
Un sauvage bruit,

L'alcyon, la voile,
L'hirondelle autour,
Et l'ombre et l'étoile
Se meurent d'amour,

Et l'aurore éclore
Sur le gouffre clair
Pour la seule rose
De toute la mer !

23 ► ACCOMPAGNEMENT [Albert Samain] ^{MB}

Tremble argenté, tilleul, bouleau...
La lune s'effeuille sur l'eau...

Comme de longs cheveux peignés au vent
du soir,
L'odeur des nuits d'été parfume le lac noir ;
Le grand lac parfumé brille comme
un miroir.

Ma rame tombe et se relève,
Ma barque glisse dans le rêve.
Ma barque glisse dans le ciel
Sur le lac immatériel !

En cadence les yeux fermés,
Rame, ô mon cœur, ton indolence
A larges coups lents et pâmés.

Là-bas la lune écoute, accoudée au coteau,
Le silence qu'exhale en glissant le bateau.
Trois grands lys frais coupés meurent sur
mon manteau...
Vers tes lèvres, ô Nuit voluptueuse et pâle,
Est-ce leur âme, est-ce mon âme qui
s'exhale ?

Cheveux des nuits d'argent peignés aux
longs roseaux.
Comme la lune sur les eaux,
Comme la rame sur les flots,
Mon âme s'effeuille en sanglots !

24 ► LE PLUS DOUX CHEMIN [Armand Silvestre] ^{MB}

A mes pas le plus doux chemin
Mène à la porte de ma belle,
Et, bien qu'elle me soit rebelle,
J'y veux encor passer demain.

Il est tout fleuri de jasmin
Au temps de la saison nouvelle,
Et, bien qu'elle me soit cruelle
J'y passe, des fleurs à la main.

Pour toucher son cœur inhumain
Je chante ma peine cruelle,
Et, bien qu'elle me soit rebelle,
C'est pour moi le plus doux chemin.

25 ► LE RAMIER [Armand Silvestre] ^{MB}

Avec son chant doux et plaintif,
Ce ramier blanc te fait envie :
S'il te plait l'avoir pour captif,
J'irai te le chercher, Sylvie.

Mais là, près de toi, dans mon sein,
Comme ce ramier mon cœur chante,
S'il t'en plait faire le larcin,
Il sera mieux à toi, méchante.

Pour qu'il soit tel qu'un ramier blanc,
Le prisonnier que tu recèles,
Sur mon cœur, oiselet tremblant,
Pose tes mains comme deux ailes.

26) LE DON SILENCIEUX

[Jean Dominique, pseudonyme
de Marie Closset]^{JB}

Je mettrai mes deux mains sur ma bouche,
pour taire
Ce que je voudrais tant vous dire,
âme bien chère!

Je mettrai mes deux mains sur mes yeux,
pour cacher
Ce que je voudrais tant que pourtant
vous cherchiez.

Je mettrai mes deux mains sur mon cœur,
chère vie,
Pour que vous ignoriez de quel cœur
je vous prie!

Et puis je les mettrai doucement
dans vos mains,
Ces deux mains-ci qui meurent
d'un fatigant chagrin...

Elles iront à vous, pleines de leur faiblesse,
Toutes silencieuses, et même sans caresse,

Lasses d'avoir porté tout le poids
d'un secret
Dont ma bouche et mes yeux et
mon front parleraient.

Elles iront à vous, légères d'être vides,
Et lourdes d'être tristes,
tristes d'être timides;

Malheureuses et douces, et si découragées
Que peut-être, mon Dieu,
vous les recueillerez.

27) CHANSON [Henri de Régner]^{MB}

Que me fait toute la terre
Inutile où tu n'as pas
En marchant marqué ton pas
Dans le sable ou la poussière!

Il n'est de fleuve attendu
Par ma soif qui s'y étanche
Que l'eau qui sourd et s'épanche,
De la source où tu as bu.

La seule fleur qui m'attire
Est celle où je trouverai
Le souvenir empourpré
De ta bouche et de ton rire;

Et, sous la courbe des cieux,
La mer pour moi n'est immense
Que parce qu'elle commence
À la couleur de tes yeux.

28) SÉRÉNADE TOSCAINE

[adapt : Romain Bussine,
d'après un texte italien anonyme]^{AF}

Ô toi que berce un rêve enchanteur,
Tu dors tranquille en ton lit solitaire,
Éveille-toi, regarde le chanteur,
Esclave de tes yeux, dans la nuit claire!
Éveille-toi mon âme, ma pensée,
Entends ma voix par la brise emportée:
Entends ma voix chanter!
Entends ma voix pleurer, dans la rosée!
Sous ta fenêtre en vain ma voix expire.
Et chaque nuit je redis mon martyre,
Sans autre abri que la voûte étoilée.
Le vent brise ma voix et la nuit est glacée:
Mon chant s'éteint en un accent suprême,
Ma lèvre tremble en murmurant je t'aime,
Je ne peux plus chanter!
Ah ! daigne te montrer! daigne apparaître!
Si j'étais sûr que tu ne veux paraître
Je m'en irais, pour t'oublier, demander
au sommeil
De me bercer jusqu'au matin vermeil,
De me bercer jusqu'à ne plus t'aimer!

29) C'EST LA PAIX

[Georgette Debladis]^{HG}

Pendant qu'ils étaient partis pour la guerre,
On ne dansait plus, on ne parlait guère,
On ne chantait pas

Mes sœurs, c'est la paix! La guerre est finie
Dans la paix bénie
Courons au devant de nos chers soldats.

Et joyeusement, toutes en cadence,
Nous irons vers eux en dansant la danse
Qu'on danse chez nous

Nous les aimerons! La guerre est finie,
Ils seront aimés, dans la paix bénie
Sitôt leur retour.

Pour avoir chassé la horde germane
Ils auront nos cœurs, au lieu de la haine
Ils auront l'amour.

LA CHANSON D'EVE[Charles Van Lerberghe] ^{JB}**1) I. Paradis**

C'est le premier matin du monde,
Comme une fleur confuse exhalée
dans la nuit,
Au souffle nouveau qui se lève des ondes,
Un jardin bleu s'épanouit.

Tout s'y confond encore et tout s'y mêle,
Frissons de feuilles, chants d'oiseaux,
Glissements d'ailes,
Sources qui sourdent, voix des airs,
voix des eaux,
Murmure immense,
Et qui pourtant est du silence.

Ouvrant à la clarté ses doux
et vagues yeux,
La jeune et divine Eve
S'est éveillée de Dieu,
Et le monde à ses pieds s'étend
comme un beau rêve.

Or, Dieu lui dit: «Va, fille humaine,
Et donne à tous les êtres
Que j'ai créés, une parole de tes lèvres,
Un son pour les connaître».

Et Eve s'en alla, docile à son seigneur,
En son bosquet de roses,
Donnant à toutes choses
Une parole, un son de ses lèvres de fleur:

Chose qui fuit, chose qui souffle,
chose qui vole...

Cependant le jour passe, et vague,
comme à l'aube,
Au crépuscule, peu à peu,
L'Eden s'endort et se dérobe
Dans le silence d'un songe bleu.

La voix s'est tue, mais tout l'écoute encore,
Tout demeure en l'attente,
Lorsqu'avec le lever de l'étoile du soir,
Eve chante.

2) II. Prima verba

Comme elle chante
Dans ma voix
L'âme longtemps murmurante
Des fontaines et des bois.

Air limpide du paradis,
Avec tes grappes de rubis,
Avec tes gerbes de lumière,
Avec tes roses et tes fruits.

Quelle merveille en nous à cette heure!
Des paroles depuis des âges endormies,
En des sons, en des fleurs
Sur mes lèvres enfin prennent vie.

Depuis que mon souffle a dit leur chanson,
Depuis que ma voix les a créés,
Quel silence heureux et profond
Naît de leurs âmes allégées!

3) III. Roses ardentes

Roses ardentes
Dans l'immobile nuit,
C'est en vous que je chante
Et que je suis.

En vous, étincelles
A la cime des bois,
Que je suis éternelle
Et que je vois.

Ô mer profonde,
C'est en toi que mon sang
Renaît, vague blonde,
Et flot dansant.

Et c'est en toi, force suprême,
Soleil radieux,
Que mon âme elle-même
Atteint son dieu!

4) IV. Comme Dieu rayonne

Comme Dieu rayonne aujourd'hui,
Comme il exulte, comme il fleurit
Parmi ces roses et ces fruits!

Comme il murmure en cette fontaine!
Ah ! Comme il chante en ces oiseaux...
Qu'elle est suave son haleine
Dans l'odorant printemps nouveau!

Comme il se baigne dans la lumière
Avec amour, mon jeune dieu!
Toutes les choses de la terre
Sont ses vêtements radieux.

5) V. L'aube blanche

L'aube blanche dit à mon rêve:
«Éveille-toi, le soleil luit».
Mon âme écoute et je soulève
Un peu mes paupières vers lui.

Un rayon de lumière touche
La pâle fleur de mes yeux bleus.
Une flamme éveille ma bouche,
Un souffle éveille mes cheveux.

Et mon âme, comme une rose
Tremblante, lente, tout le jour,
S'éveille à la beauté des choses,
Comme mon âme à leur amour.

6 ► VI. Eau vivante

Que tu es simple et claire,
Eau vivante,
Qui, du sein de la terre,
Jaillis en ces bassins et chantes!

Ô fontaine divine et pure,
Les plantes aspirent
Ta liquide clarté.
La biche et la colombe en toi se désaltèrent.

Et tu descends par des pentes douces
De fleurs et de mousses,
Vers l'océan originel,
Toi qui passes et vas sans cesse
et jamais lasse
De la terre à la mer et de la mer au ciel...

7 ► VII. Veilles-tu ma senteur de soleil

Veilles-tu, ma senteur de soleil,
Mon arôme d'abeilles blondes,
Flottes-tu sur le monde,
Mon doux parfum de miel?

La nuit, lorsque mes pas
Dans le silence rôdent,
M'annonces-tu, senteur de mes lilas,
Et de mes roses chaudes?

Suis-je comme une grappe de fruits
Cachés dans les feuilles,
Et que rien ne décèle,
Mais qu'on odore dans la nuit?

Sait-il à cette heure,
Que j'entr'ouvre ma chevelure,
Et qu'elle respire?
Le sent-il sur la terre?

Sent-il que j'étends les bras
Et que des lys de mes vallées,
Ma voix qu'il n'entend pas
Est embaumée?

8 ► VIII. Dans un parfum de roses blanches

Dans un parfum de roses blanches,
Elle est assise et songe;
Et l'ombre est belle comme s'il s'y mirait
un ange...

L'ombre descend, le bosquet dort;
Entre les feuilles et les branches,
Sur le paradis bleu s'ouvre un paradis d'or;

Une voix qui chantait, tout à l'heure,
murmure...
Un murmure s'exhale en haleine et s'éteint.
Dans le silence il tombe des pétales...

9 ► IX. Crépuscule

Ce soir, à travers le bonheur,
Qui donc soupire, qu'est-ce qui pleure?
Qu'est-ce qui vient palpiter sur mon cœur,
Comme un oiseau blessé?

Est-ce une voix future,
Une voix du passé?
J'écoute, jusqu'à la souffrance,
Ce son dans le silence.

Île d'oubli, ô Paradis!
Quel cri déchire, dans la nuit,
Ta voix qui me berce?
Quel cri traverse
Ta ceinture de fleurs,
Et ton beau voile d'allégresse?

10 ► X. Ô mort, poussière d'étoiles

Ô mort, poussière d'étoiles,
Lève-toi sous mes pas!

Viens, ô douce vague qui brille
Dans les ténèbres.
Emporte-moi dans ton néant!

Viens, souffle sombre où je vacille,
Comme une flamme ivre de vent!

C'est en toi que je veux m'étendre,
M'éteindre et me dissoudre,
Mort où mon âme aspire!

Viens, brise-moi comme une fleur d'écume,
Une fleur de soleil à la cime des eaux!

Et comme d'une amphore d'or
Un vin de flamme et d'arôme divin,
Épanche mon âme

En ton abîme, pour qu'elle embaume
La terre sombre et le souffle des morts.

L'HORIZON CHIMÉRIQUE

[Jean de la Ville de Mirmont] ^{MB}

11 ► I. La mer est infinie

La mer est infinie et mes rêves sont fous.
La mer chante au soleil en battant
les falaises
Et mes rêves légers ne se sentent plus d'aise
De danser sur la mer comme
des oiseaux soûls.

Le vaste mouvement des vagues
les emporte,
La brise les agite et les roule en ses plis;
Jouant dans le sillage, ils feront une escorte
Aux vaisseaux que mon cœur dans leur
fuite a suivis.

Ivres d'air et de sel et brûlés par l'écume
De la mer qui console et qui lave des pleurs,
Ils connaîtront le large
et sa bonne amertume;
Les goélands perdus les prendront
pour des leurs.

12 ► II. Je me suis embarqué

Je me suis embarqué sur un vaisseau
qui danse
Et roule bord sur bord et tangué
et se balance.
Mes pieds ont oublié la terre
et ses chemins ;
Les vagues souples m'ont appris
d'autres cadences
Plus belles que le rythme las
des chants humains.

A vivre parmi vous, hélas!
avais-je une âme ?
Mes frères, j'ai souffert sur tous
vos continents.
Je ne veux que la mer, je ne veux
que le vent
Pour me bercer, comme un enfant,
au creux des lames.

Hors du port qui n'est plus
qu'une image effacée,
Les larmes du départ ne brûlent
plus mes yeux.
Je ne me souviens pas
de mes derniers adieux...
O ma peine, ma peine,
où vous ai-je laissée ?

13 ► III. Diane, Séléné

Diane, Séléné, lune de beau métal,
Qui reflète vers nous, par ta face déserte,
Dans l'immortel ennui du calme sidéral
Le regret d'un soleil dont nous pleurons
la perte.

O lune, je t'en veux de ta limpidité
Injurieuse au trouble vain des pauvres âmes,
Et mon cœur, toujours las et toujours agité,
Aspire vers la paix de ta nocturne flamme.

14 ► IV. Vaisseaux, nous vous aurons aimés

Vaisseaux, nous vous aurons aimés
en pure perte;
Le dernier de vous tous est parti
sur la mer.
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes
Que ce port et mon cœur
sont à jamais déserts.

La mer vous a rendus à votre destinée,
Au-delà du rivage où s'arrêtent nos pas.
Nous ne pouvions garder
vos âmes enchaînées;
Il vous faut des lointains
que je ne connais pas

Je suis de ceux dont les désirs
sont sur la terre.
Le souffle qui vous grise emplit
mon cœur d'effroi,
Mais votre appel, au fond des soirs,
me désespère,
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi.

MIRAGES [Renée de Brimont] ^{HG}

15 ► I. Cygne sur l'eau

Ma pensée est un cygne harmonieux
et sage
Qui glisse lentement aux rivages d'ennui
Sur les ondes sans fond du rêve,
du mirage,
De l'écho, du brouillard, de l'ombre,
de la nuit.

Il glisse, roi hautain fendant un libre espace,
Poursuit un reflet vain, précieux
et changeant,
Et les roseaux nombreux s'inclinent
quand il passe,
Sombre et muet,
au seuil d'une lune d'argent;

Et des blancs nénuphars chaque
corolle ronde
Tour à tour a fleuri de désir ou d'espoir...
Mais plus avant toujours, sur la brume
et sur l'onde,
Vers l'inconnue fuyant, glisse le cygne noir.

Or j'ai dit, « Renoncez, beau cygne
chimérique,
À ce voyage lent vers de troubles destins;
Nul miracle chinois, nulle étrange Amérique
Ne vous accueilleront en des havres certains;

Les golfes embaumés, les îles immortelles
Ont pour vous, Cygne noir, des récifs périlleux,
Demeurez sur les lacs où se mirent, fidèles,
Ces nuages, ces fleurs, ces astres
et ces yeux. »

16 ► II. Reflets dans l'eau

Etendue au seuil du bassin,
Dans l'eau plus froide que le sein
Des vierges sages,
J'ai reflété mon vague ennui,
Mes yeux profonds couleur de nuit
Et mon visage.

Et dans ce miroir incertain
J'ai vu de merveilleux matins...
J'ai vu des choses
Pâles comme des souvenirs,
Sur l'eau que ne saurait ternir
Nul vent morose.

Alors au fond du Passé bleu,
Mon corps mince n'était qu'un peu
D'ombre mouvante,
Sous les lauriers et les cyprès
J'aime la brise au souffle frais
Qui nous évente...

J'aimais vos caresses de sœur,
Vos nuances, votre douceur,
Aube opportune;
Et votre pas souple et rythmé,
Nymphes au rire parfumé,
Au teint de lune;

Et le galop des aegyptiens;
Et la fontaine qui s'épand
En larmes fades...
Par les bois secrets et divins
J'écoutais frissonner sans fin
L'hamadryade.

Ô cher Passé mystérieux
Qui vous reflétez dans mes yeux
Comme un nuage,
Il me serait plaisant et doux,
Passé, d'essayer avec vous
Le long voyage!...

Si je glisse, les eaux feront
Un rond fluide... un autre rond,
Un autre à peine...
Et puis le miroir enchanté
Reprendra sa limpidité
Froide et sereine.

17 ► III. Jardin nocturne

Nocturne jardin tout rempli de silence,
Voici que la lune ouverte se balance
En des voiles d'or fluides et légers;
Elle semble proche et cependant lointaine...
Son visage rit au cœur de la fontaine
Et l'ombre pâlit sous les noirs orangers.

Nul bruit, si ce n'est le faible bruit de l'onde
Fuyant goutte à goutte au bord des
vasques rondes,
Ou le bleu frisson d'une brise d'été,
Furtive parmi des palmes invisibles...
Je sais, ô jardins, vos caresses sensibles
Et votre languide et chaude volupté!

Je sais votre paix délectable et morose,
Vos parfums d'iris, de jasmains et de roses,
Vos charmes troublés de désirs et d'ennui...
Ô jardin muet! – L'eau des vasques s'égoutte
Avec un bruit faible et magique... J'écoute
Ce baiser qui chante aux lèvres de la Nuit.

18 ► IV. Danseuse

Sœur des Sœurs tisseuses de violettes,
Une ardente veille blémit tes joues...
Danse! Et que les rythmes aigus dénouent
Tes bandelettes.

Vase svelte, fresque mouvante et souple,
Danse, danse, paumes vers nous tendues,
Pieds étroits fuyant tels des ailes nues
Qu'Eros découple...

Sois la fleur multiple un peu balancée,
Sois l'écharpe offerte au désir qui change,
Sois la lampe chaste, la flamme étrange,
Sois la pensée!

Danse, danse au chant de ma flûte creuse,
Sœur des Sœurs divines. – La moiteur glisse,
Baiser vain, le long de ta hanche lisse...
Vaine danseuse!

LE JARDIN CLOS

[Charles Van Lerberghe] ^{JB}

19 ► I. Exaucement

Alors qu'en tes mains de lumière
Tu poses ton front défaillant.
Que mon amour en ta prière,
Vienne comme un exaucement.

Alors que la parole expire
Sur ta lèvre qui tremble encor,
Et s'adoucit en un sourire
De roses, en des rayons d'or;

Que ton âme calme et muette,
Fée endormie au jardin clos,
En sa douce volonté faite,
Trouve la joie et le repos.

20 ► II. Quand tu plonges tes yeux dans mes yeux

Quand tu plonges tes yeux dans mes yeux,
Je suis toute dans mes yeux.

Quand ta bouche dénoue ma bouche,
Mon amour n'est que ma bouche.

Si tu frôles mes cheveux,
Je n'existe plus qu'en eux.

Si ta main effleure mes seins,
J'y monte comme un feu soudain.

Est-ce moi que tu as choisie?
Là est mon âme, là est ma vie.

21 ► III. La Messagère

Avril, et c'est le point du jour.
Tes blondes sœurs qui te ressemblent,
En ce moment, toutes ensembles
S'avancent vers toi, cher Amour.

Tu te tiens dans un clos ombreux
De myrte et d'aubépines blanches;
La porte s'ouvre sous les branches;
Le chemin est mystérieux.

Elles, lentes, en longues robes,
Une à une, main dans la main,
Franchissent le seuil indistinct
Où de la nuit devient de l'aube.

Celle qui s'avance d'abord,
Regarde l'ombre, te découvre,
Crie, et la fleur de ses yeux s'ouvre
Splendide dans un rire d'or.

Et, jusqu'à la dernière sœur,
Toutes tremblent, tes lèvres touchent
Leurs lèvres, l'éclair de ta bouche
Éclate jusque dans leur cœur.

22 ► IV. Je me poserai sur ton cœur

Je me poserai sur ton cœur
Comme le printemps sur la mer,
Sur les plaines de la mer stérile
Où nulle fleur ne peut croître,
A ses souffles agiles,
Que des fleurs de lumière.

Je me poserai sur ton cœur
Comme l'oiseau sur la mer,
Dans le repos de ses ailes lasses,
Et que berce le rythme éternel
Des flots et de l'espace.

23 ► V. Dans la nymphée

Quoique tes yeux ne la voient pas,
Pense en ton âme, qu'elle est là,
Comme autrefois divine et blanche.

Sur ce bord reposent ses mains.
Sa tête est entre ces jasmins,
Là ses pieds effleurent les branches.

Elle sommeille en ces rameaux,
Ses lèvres et ses yeux sont clos,
Et sa bouche à peine respire.

Parfois, la nuit, dans un éclair,
Elle apparaît, les yeux ouverts,
Et l'éclair dans ses yeux se mire.

Un bref éblouissement bleu
La découvre en ses longs cheveux,
Elle s'éveille, elle se lève,

Et tout un jardin ébloui
S'illumine au fond de la nuit,
Dans le rapide éclair d'un rêve.

24 ► VI. Dans la pénombre

À quoi, dans ce matin d'avril,
Si douce, et d'ombre enveloppée,
La chère enfant au cœur subtil
Est-elle ainsi tout occupée ?

Pensivement, d'un geste lent,
En longue robe, en robe à queue,
Sur le soleil au rouet blanc
A filer de la laine bleue.

A sourire à son rêve encor,
Avec ses yeux de fiancée,
A travers les feuillages d'or,
Parmi les lys de sa pensée.

25 ► VII. Il m'est cher, Amour, le bandeau

Il m'est cher, Amour, le bandeau
Qui me tient les paupières closes;
Il pèse comme un doux fardeau
De soleil sur de faibles roses.

Si j'avance, l'étrange chose!
Je parais marcher sur les eaux;
Mes pieds plus lourds où je les pose,
S'enfoncent comme en des anneaux.

Qui donc a délié dans l'ombre
Le faix d'or de mes longs cheveux ?
Toute ceinte d'étreintes sombres,
Je plonge en des vagues de feu.

Mes lèvres où mon âme chante,
Toute d'extase et de baisers,
S'ouvrent comme une fleur ardente
Au-dessus d'un fleuve embrasé!

26 ► VIII. Inscription sur le sable

Toute, avec sa robe et ses fleurs,
Elle, ici, redevint poussière,
Et son âme emportée ailleurs
Renaquit en chant de lumière.

Mais un léger lien fragile
Dans la mort brisé doucement,
Encerclait ses tempes débiles
D'impérissables diamants.

En signe d'elle, à cette place,
Seules, parmi le sable blond,
Les pierres éternelles tracent
Encor l'image de son front.



Cette intégrale des mélodies de Gabriel Fauré a été réalisée grâce à la participation du Festival Classica (Marc Boucher, directeur général et artistique).

This recording of the complete songs of Gabriel Fauré was made possible thanks to the participation of Festival Classica (Marc Boucher, general and artistic director).

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du ministère du Patrimoine canadien (Fonds de la musique du Canada).

We acknowledge the financial support of the Government of Canada through the Department of Canadian Heritage (Canada Music Fund).

Réalisation et montage / *Produced, and edited by* **Johanne Goyette**

Ingénieur du son / *Sound engineer* **Carlos Prieto**

Assistant technique / *Technical assistant* **Jack Kelly**

Direction artistique / *Artistic direction* **Marc Boucher**

Salle Bourgie du Musée des beaux-arts de Montréal (Québec) Canada

Octobre / *October* 2015; Janvier et juin / *January and June* 2016;

Mars et septembre / *March and September* 2017

Technicien du piano / *Piano Technician* **Claude Thompson**

Piano ÉRARD 8'4" 1859, diapason 435

Graphisme / *Graphic design* **Adeline Payette Beauchesne**

Responsable du livret / *Booklet editor* **Michel Ferland**

Photo de couverture / *Cover photo* **iStock**

Nous tenons à remercier tout particulièrement la Fondation Arte Musica, Isolde Lagacé, Jacques Bonnaure, Jean-Michel Nectoux, Claude Thompson et Musicaction de leur précieuse contribution à la réalisation de cette intégrale des mélodies de Gabriel Fauré.

We would particularly like to thank the Fondation Arte Musica, Isolde Lagacé, Jacques Bonnaure, Jean-Michel Nectoux, Claude Thompson, and Musicaction for their invaluable help in making this recording of the complete mélodies of Gabriel Fauré.

A large, solid black circle graphic.

**Merci à / Thanks to
Marie-Paule Rouvinez**